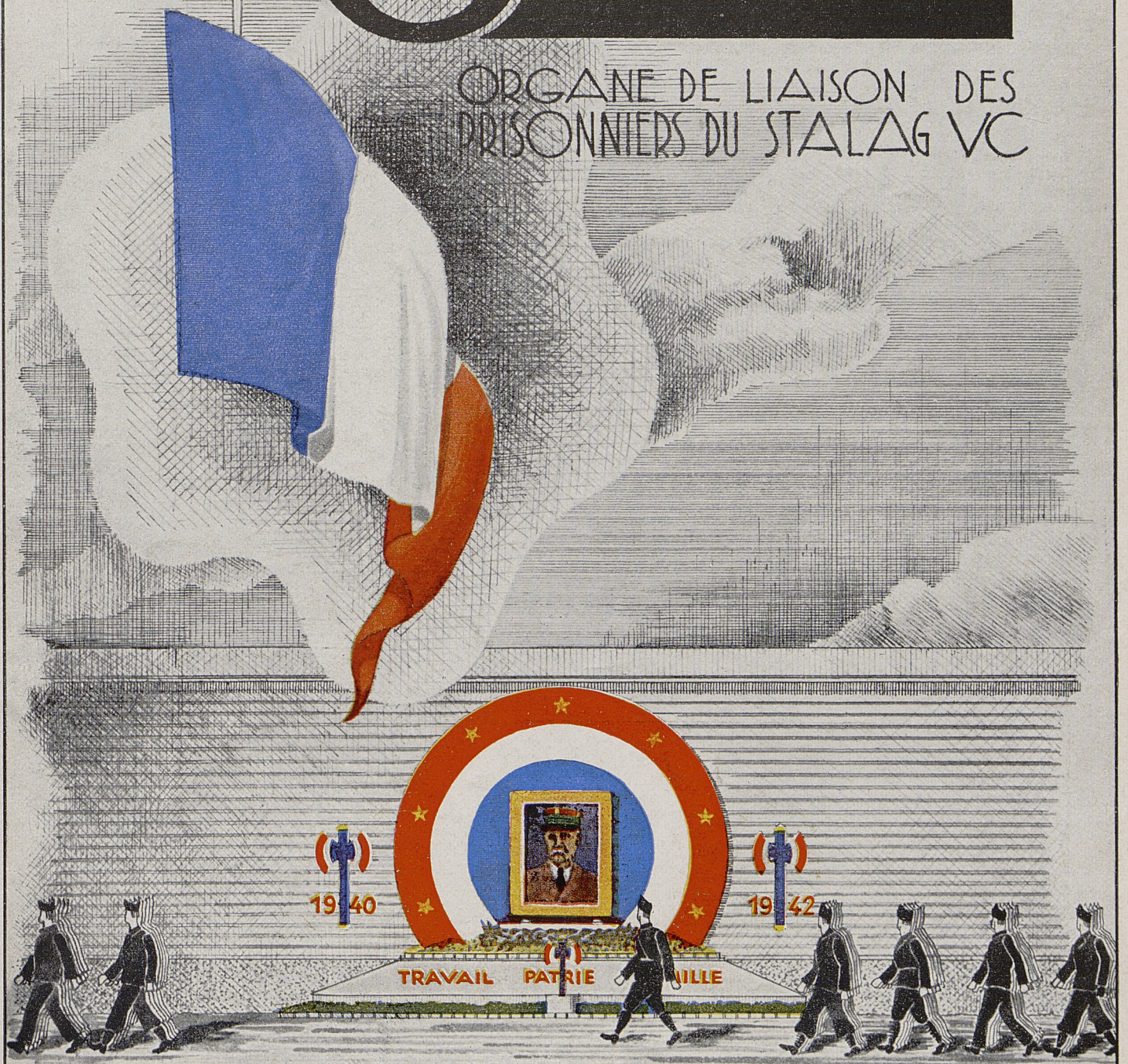


BIBLIOTHÈQUE  
DE LA  
GUERRE  
MUSÉE

# ESPOIR

ORGANE DE LIAISON DES  
PRISONNIERS DU STALAG VC



UN DÉFILE MILITAIRE AU CAMP

PAUL VOLLETTE.

40-B 1071 Rg

# LES DEUX FORCES

Une fin

Un recommencement . . .

Ceux d'entre nous qui assistèrent à la revue du 14 juillet 1939, à Paris, n'ont certes pas oublié quel spectacle de force, leur offrit le défilé militaire sur les Champs Élysées.

Peu de spectateurs, en acclamant quelques dizaines de milliers de soldats, dont la tenue était d'ailleurs admirable, hésitèrent à juger sur des effectifs relativement très réduits, l'ensemble d'une armée qui devait compter en temps de guerre plusieurs millions de mobilisés. Peu se montrèrent assez conscients, assez réfléchis, pour se demander si ce qu'on présentait aux foules parisiennes était bien autre chose qu'une étincelante mais fragile façade. Le sol avait tremblé longuement au passage de chars ; plusieurs centaines d'avions, comme un nuage fantastique chargé de tonnerre, avait brusquement masqué le ciel à la vue des assistants émerveillés . . . Toute cette pompe avait donné confiance et le peuple qui avait crié à en perdre le souffle ses vivats aux fantassins, aux cavaliers, aux artilleurs, aux marins, se dispersa après la parade avec, dans l'âme encore vibrante de l'éclat des fanfares, le sentiment de l'invincibilité des armes françaises.

Hélas, l'année suivante, quelques semaines de combat devaient suffire à les briser.

Le 14 juillet 1939 ? Un immense, un tragique malentendu. L'apparence extérieure, superficielle, de la force française dans un cliquetis scintillant et trompeur, avant l'effondrement.

Trois ans plus tard . . . 14 juillet 1942. La France médite dans le deuil et pour la troisième fois les prisonniers commémorent sur la terre d'exil la Fête Nationale que la République aujourd'hui défunte, avait donné à la Patrie.

Au Stalag VC, dans notre camp, pendant la minute intense du salut à la France à l'issue de l'appel du matin . . . le soir pendant qu'un souffle miraculeux venu de l'ouest semblait passer sur nos trois couleurs, pures, fières, nobles, chargées de toutes nos grandeurs et de toutes nos gloires . . . pendant l'impeccable défilé qui suivit, devant le portrait du Maréchal magnifiquement décoré, de ces soldats sans armes qui en un sursaut d'orgueil patriotique avaient soulevé pour se raidir,

la charge de deux longues années de captivité si lourdes à leurs épaules, et passaient, sections par sections, dans un ordre parfait, le front haut, le regard clair, et l'âme frémissante, devant l'effigie de leur Chef . . . pendant la „Marseillaise“ enfin, clamée, dans notre salle des spectacles, comme jamais peut-être elle ne le fut durant vingt ans de paix, par la plus belle foule qui soit, celle d'un millier d'exilés dont les larmes mouillaient les rudes joues, larmes chaudes et viriles comme du sang . . . pendant toute la célébration pathétique de ce 14 juillet 1942, je pensais à l'autre, au 14 juillet 1939.

Le 14 juillet 1939 à Paris, avec le déploiement bien réglé des pompes officielles : les derniers rougolements d'une lumière vacillante . . . une fin.

Le 14 juillet 1942, dans un camp de prisonniers, toute simple, toute sobre, bien pauvre apparemment, la manifestation de la seule force véritable, de la seule promesse, celle des âmes . . . un recommencement.

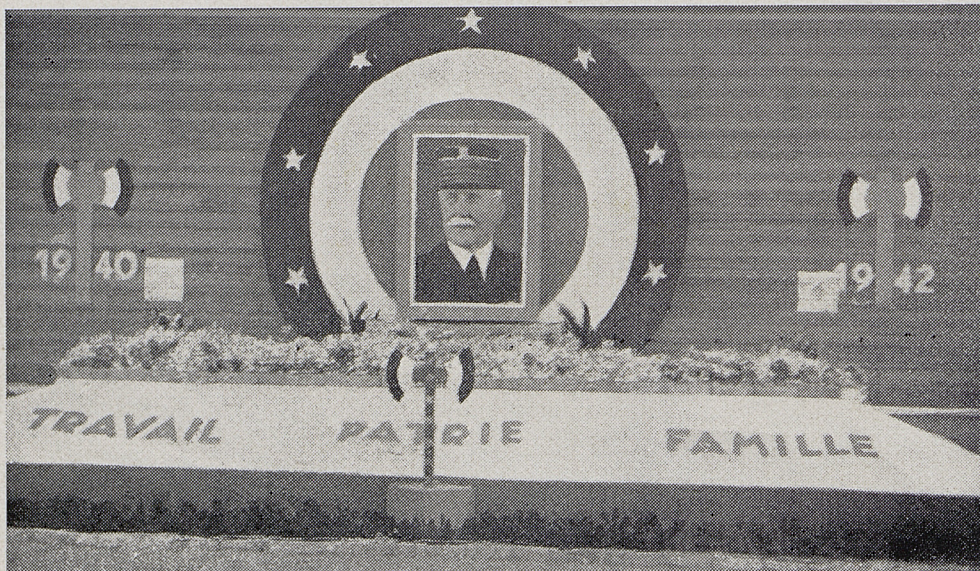
Oui, dépouillés de tous ces haillons affectés d'une décadence, illusion, égoïsmes, préjugés, nous voici engagés sur le dur chemin du redressement. L'exil a rallumé le patriotisme dans beaucoup de coeurs dont les qualités profondes sont seulement aujourd'hui révélées. L'épreuve trempera des énergies neuves et sans failles. Une journée comme celle du 14 juillet 1942 au camp permet tous les espoirs. La France de demain ? . . . Ceux qui payent aujourd'hui sa rançon, l'ont déjà refaite plus belle et plus solide en eux.

La France sera celle de toutes nos âmes ressuscitées !

ANDRÉ-MASSON

\* \* \*

L'évocation de cette fête qui fut celle du drapeau doit nous rappeler que partout où nos couleurs flotteront, là où est à défendre la vie politique et morale de l'Europe, c'est contre les dissidences ou contre les menaces communistes, le plus essentiel intérêt de la France qui sera défendu.



Le portrait du MARÉCHAL se détachant sur les couleurs nationales. -

Les mille qui défilèrent devant cette émouvante évocation de la Patrie et de son Chef eurent vraiment la sensation d'un contact avec la France lointaine.

# JOURNÉE INOUBLIABLE

Organisé sous les auspices du „Centre d'Informations Nationales“, la Fête du 14 Juillet a eu, cette année, un éclat exceptionnel.

Pour bien marquer que cette journée entière, serait dédiée à la France, il a été décidé que, dès le rassemblement du matin, nous saluerions notre Patrie si proche, à la fois dans nos coeurs et dans l'espace. A sept heures et quart, l'appel terminé, le lieutenant JOUANDON prend notre commandement! Les sections des différentes baraques font face à l'ouest. Le lieutenant clame : „Garde-à-vous!“, puis la sonnerie „Au drapeau!“ retentit. Un long instant, lourd de silence, s'écoule. Le lieutenant donne l'ordre de rompre. Cérémonie bien simple, bien dépouillée, mais qui, par sa simplicité même, donne la tonalité spirituelle dans laquelle cette journée se déroulera, pure, sobre, grave, recueillie.

A dix heures, une Grand'Messe solennelle pour la France réunit, à la Chapelle, tous ceux que leurs travaux n'appellent pas à l'extérieur du camp ou qui n'ont pas assisté à la Messe de six heures. Nombreux les tièdes et les incroyants sont venus se joindre aux fidèles pour marquer qu'au-delà des convictions, des idéologies, la cause de la France les rassemble dans une même foi. C'est poussé par toutes les poitrines que retentit, à la fin de la cérémonie, le choeur en „la“ majeur du „Domine, salvam fac Galliam!“.

Les autorités allemandes ayant permis qu'en l'honneur de la Fête Nationale, le travail soit suspendu tout l'après-midi, c'est dès cinq heures que les baraques se rassemblent et gagnent dans un ordre et un silence absolus leur base de départ pour le Salut aux Couleurs et le Défilé devant l'effigie du Maréchal. Tout le camp est là, au grand complet. En quelques mots très sobres, l'Adjudant-Chef Monchâtre fait appel à notre esprit militaire, à la nécessité qui s'impose de montrer à ceux qui nous observent que nous sommes capables encore de cohésion, de discipline, de rigueur. „Il y va de notre honneur de Français“, conclut-il. Par l'émotion et la fierté qu'elles suscitent, ces paroles permettront un miracle. Ces soldats de toutes les armes : des fantassins aux aérostiers ; de toutes les classes : des quadragénaires aux jeunes engagés pour le durée de la guerre, ces soldats qui depuis deux ans ne sont plus encadrés et n'ont subi aucun entraînement militaire, se redressent, se soudent, et c'est dans un ordre géométrique, avec une allure et un allant qui rappellent ceux de nos plus jeunes, de nos plus fiers régiments d'active du temps passé, que nous rendrons au drapeau les honneurs dûs à sa gloire éternelle, et au Maréchal l'hommage que nous dicte notre respect et notre reconnaissance.

Les sections, une à une, sont venues se ranger sur l'esplanade. La moins émouvante, n'est certes pas celle

des marins libérables, image au milieu de nous, de notre flotte invaincue. Devant nous, sur un socle, le portrait du Maréchal entouré d'une immense cocarde tricolore, occupe l'axe des architectures.

Pour cette journée, le mauvais temps a fait trêve, mais le ciel a gardé ces couleurs graves qui conviennent aux circonstances. Nul rayon de soleil, nulle profondeur azurée ne viendront nous faire oublier qu'il s'agit aujourd'hui, malgré tout, d'une cérémonie de deuil. Et, plus vives, plus éclatantes paraissent nos trois couleurs qui, à la sonnerie „Au Drapeau“, retentissant pour la deuxième fois en ce jour, remplissent nos coeurs d'émotion intense.

Deux marins et deux chasseurs forment le piquet d'honneur, tache bleu sombre que rehausse le rouge des pompons et le jonquille des cors de chasse. Au près d'eux un sous-officier des dragons.

Ils restent figés, au „Garde-à-vous“, tandis qu'au commandement du lieutenant JOUANDON, puis de chaque chef de section notre troupe s'ébranle pour défilé devant le portrait du Maréchal. Le lieutenant GONTHIER, l'Homme de Confiance, le Chef de Camp passent les premiers, puis, largement espacés, les pelotons. „Tête, droite!“ Les cous raidis, les regards unanimement tendus vers celui qui nous conduit sur le chemin de l'Avenir et de la Renaissance, tous les prisonniers du camp d'Offenburg ont tenu à donner à leur hommage la plus haute signification spirituelle.

Le défilé s'achève. Peu à peu, les huit cents prisonniers du camp ont pénétré dans la cantine ou retentissent les accents de „La Marche du 133 R.I.F.“. Très brièvement le lieutenant JOUANDON, étreint par l'émotion nous dit sa satisfaction pour le témoignage splendide que nous venons de rendre. Le rideau s'écarte devant l'effigie du Maréchal PÉTAÏN et l'orchestre attaque „Maréchal, nous voilà!“ écouté au „garde-à-vous“, tête découverte ; puis „la Marseillaise“, chantée par Dejeante et dont le refrain est repris avec une force vibrante par toute l'assemblée.

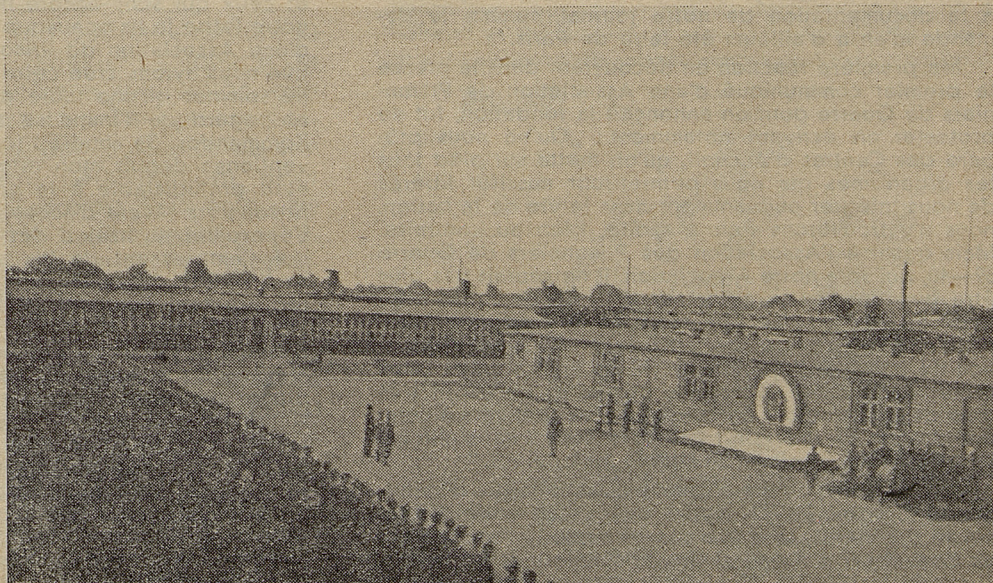
Lorsque nous sortons dans le camp, l'emblème de la Patrie, éclaire encore nos coeurs. De quart d'heure en quart d'heure, pour monter la garde aux couleurs, des volontaires se relayent, choisis parmi ceux qui se sont présentés beaucoup trop nombreux pour tous être admis à cet honneur.

A huit heures seulement, à l'issue du salut solennel à la Chapelle, les couleurs sont amenées devant une foule spontanément venue pour assister à cette cérémonie. Ainsi prend fin une journée qui restera dans notre souvenir une journée éclatante, une journée réconfortante parmi tant de jours moroses.

C. I. N.

## **GARDE A VOUS!**

La masse sombre des Prisonniers Français s'est figée au point de ne plus paraître qu'un seul bloc d'où se dégage une étrange impression de force profonde. Ces hommes deux ans après avoir été désarmés, sont bien restés des soldats, deux ans après les premières heures d'exil, ils sont plus que jamais des Français.





## L'ASSOCIATION DES PRISONNIERS DE GUERRE 1939-1940 ... NOTRE ASSOCIATION

J'ai mission de présenter à mes camarades du Stalag, cette A.P.G. dont ils connaissent depuis plusieurs mois par les journaux, l'existence et l'activité.

A.P.G...? Association des Prisonniers de Guerre 1939—1940. L'Association dans laquelle nous sommes appelés à nous réunir après le retour. L'Association qui a été créée pour nous. Peut-être objectera-t-on qu'avant de fonder en France un organisme officiel, on aurait pu, ou même dû, attendre le retour de ceux qui donnent à cet organisme son nom, les prisonniers „en activité“, qui sont, hélas, encore, dans leur Oflag et leurs Stalags, la grande masse, alors que la seule minorité enviable des libérés ne représente sur le sol de la Patrie retrouvée qu'une avant-garde.

Je tiens à présenter l'objection tout d'abord, pour y répondre. Parce que je l'ai moi-même présentée et qu'on m'y a répondu. Parce que j'ai le devoir de communiquer en toute netteté à mes camarades, les éclaircissements que j'ai eu la bonne fortune de recevoir dans une correspondance qui ne me concerne pas exclusivement et que je tiens à verser très simplement à la documentation de notre journal, comme la demande m'en a d'ailleurs été faite de Paris.

Ma première réaction en découvrant dans la presse le premier communiqué d'une Association de Prisonniers de Guerre dont on annonçait la fondation, fut de protester en écrivant notamment: „Qu'on nous prépare des Centres d'Accueil, qu'on mette sur pied tous les organismes qui nous permettront aussitôt libérés de nous intégrer puissamment dans la vie de la nation, nous n'y trouverons rien à redire, bien au contraire. Mais quant à l'Association des Prisonniers de Guerre 39—40, qui sera notre Association, il ne saurait pas plus être question de la créer avant la fin de notre captivité qu'il ne pouvait être question de créer une Association d'Anciens-Combattants 1939—40 avant l'armistice de juin.“ Et j'ajoutais en fin de mon article: „Nos camarades libérés, pour être demeurés en esprit très près de nous, seront certainement les premiers à comprendre notre réaction. Peut-être seront-ils d'ailleurs en mesure de dissiper un simple malentendu.“

Précisément l'un d'eux, mon ami et collègue d'avant-guerre François HULOT libéré d'un Oflag comme A.C., qui se trouve être à la fois chargé et de la Propagande du Commissariat Général des Prisonniers et de la Propagande de l'A.P.G., l'un d'eux s'est empressé de dis-

siper immédiatement, avec toute l'autorité souhaitable le malentendu naissant.

Quelle était en effet mon inquiétude? Je craignais qu'on ne s'organise en grande hâte, sans nous, sur tous les plans y compris même sur celui qui, par notre épreuve, nous appartient le plus en propre, le plan de la captivité que nous sommes plus d'un million à n'avoir pas encore quitté. J'avais intitulé mon article „ESCAMOTAGE?“

Or, que m'écrivit François HULOT? Je vais citer ses lettres avec la grande satisfaction que j'éprouvais à les lire. Avec aussi la certitude qu'elles apporteront à mes camarades du Stalag VC, la confiance et le réconfort qu'elles m'ont si opportunément apporté.

„Je tiens à vous dire tout de suite, écrit F. Hulot, que ma grande préoccupation depuis mon retour est de maintenir en moi, sans déformation, l'esprit des camps. Je vous assure que cela présente quelques difficultés étant donné le milieu où nous sommes obligés de vivre. Ce que je cherche également par dessus tout c'est à éviter des malentendus entre les rapatriés et ceux qui sont encore là-bas, c'est ainsi que dans votre lettre je lis beaucoup de réserve sur la formation d'une Association de Prisonniers. Vous vous étonnez que nous ayons créé cette Association alors que nous ne sommes qu'une toute petite minorité de rapatriés en regard de l'immense armée des Stalags et des Kommandos. Je voudrais tout de suite dissiper vos préventions: depuis mon retour, j'ai pu voir combien il était préjudiciable à la grande oeuvre que tous les prisonniers rêvent d'accomplir, de laisser les rapatriés s'éparpiller au hasard des professions et des milieux qui s'empressent de les absorber pour les changer. Après mille difficultés, en plein accord avec ceux qui représentent l'autorité et la pensée du Maréchal, je viens de réussir à mettre debout sur des bases extrêmement saines cette Association où tous les prisonniers au fur et à mesure de leur retour, pourront s'employer de toutes leurs forces à faire de la Révolution Nationale une réalité. Nous n'avons pas voulu nous servir, en profitant de notre retour anticipé, tout ce que nous faisons est provisoire, étant entendu que ceux qui sont encore prisonniers seront à leur retour les maîtres de la situation et nous avons voulu créer une organisation qui empêche l'éparpillement et qui travaille en parfaite union avec les camarades des camps.“  
(Paris, 4 juin 1942)

Dans le même sens, j'ai reçu une communication du Chef de la Mission SCAPINI à Berlin, dont je détache ce passage :

„... La Délégation de Berlin comprend parfaitement toutes les appréhensions et les craintes manifestées par la lettre de M. ANDRÉ-MASSON à M. François HULOT : la création même de l'oeuvre en question et l'exposé historique des difficultés qui ont présidé à sa naissance permettraient sans doute de calmer les scrupules légitimes que cette lettre fait valoir (...).

Lors du retour des prisonniers de guerre, les dirigeants des Associations des Prisonniers de Guerre qui ne sont que provisoires, s'effaceront, et il sera loisible à ceux qui rentreront de faire prévaloir un esprit „prisonnier”, dont les dirigeants actuels des Associations auront permis le premier essor en empêchant la dilution des prisonniers de guerre rapatriés dans les divers milieux qui n'ont, hélas !, que trop tendance à les absorber.”

(4 juin 1942)

Tous ces apaisements acquis, que François HULOT nous apporte avec sa franche conviction, son beau talent persuasif et que nos Services Diplomatiques valorisent formellement, il nous restait sans doute à souhaiter que l'A.P.G. fit un geste public à l'adresse des Camps et des Kommandos afin que nul parmi nous ne put ignorer que l'A.P.G. ne doit pas être considérée autrement que comme un „pont” entre l'opinion française et nous. Dans une nouvelle lettre du 12 juin, François HULOT, je le cite abondamment de façon à ce que ce soit lui plus encore que moi l'auteur de cet article, de façon à ce que l'A.P.G. se présente elle-même à votre approbation mes chers camarades, à votre adhésion aujourd'hui morale, bientôt je l'espère effective, François HULOT Délégué à la Propagande de cette A.P.G. écrit encore :

„Nous avons eu notre premier Conseil National dimanche dernier. Il y avait les rapatriés de province et de Paris qui, depuis leur retour se sont préoccupés de grouper les libérés pour maintenir en eux l'esprit de solidarité des camps et l'esprit de discipline derrière le Maréchal, très heureux mélange de Kommandos, de Stalags et d'Oflag, désir unanime de travailler pour les camarades encore en captivité expression de ce désir dont je vous donne ici le texte ne sachant pas si vous l'avez reçu par ailleurs. Je vous serai très obligé de bien vouloir le communiquer par la voie de votre journal à tous vos camarades. Notre position me paraît la seule possible et la seule qui puisse donner confiance à ceux que vous appelez les „prisonniers en activité”. Je serais très heureux d'avoir dès que possible vos impressions et celles de vos camarades, cela

Nous avons reçu de la Mission Scapini la lettre suivante :

La Délégation de Berlin des S.D.P.G. a l'honneur d'accuser réception à Monsieur l'Homme de Confiance du Stalag VC des deux exemplaires du no 6 du journal „ESPOIR”.

Elle tient à féliciter tout particulièrement le Directeur du Journal et Monsieur l'Homme de Confiance pour la très belle réalisation que représente cette publication. Tant par sa présentation matérielle que par la qualité de son contenu, „ESPOIR” sera certainement pour tous les prisonniers du Stalag à la fois une source de documentation intéressante, un réconfort moral, et un guide spirituel inappréciable.

Elle serait reconnaissante à Monsieur l'Homme de Confiance de bien vouloir lui faire parvenir, si possible, huit autres exemplaires de ce numéro et de lui assurer régulièrement le service, à chaque parution, de 10 exemplaires.

Pour l'Ambassadeur  
et par son ordre :  
Le Chef de la Délégation  
Signé: R. DUNAN

a pour nous une grosse importance.” (J'invite donc nos lecteurs à nous écrire au sujet de l'A.P.G. afin que je puisse transmettre leurs appréciations qui seront une liaison de plus avec ceux qui nous représentent en France.)

Voici le texte du message de l'A.P.G. que nos camarades ont probablement déjà lu dans la presse et que nous les invitons à méditer profondément :

„ADRESSE

AUX CAMARADES DES CAMPS ET DES KOMMANDOS”

„Le Conseil National de L'ASSOCIATION PRISONNIERS DE LA GUERRE 1939—1940 réuni pour la première fois à Paris le 7 juin est certain d'exprimer la pensée de tous les rapatriés en adressant d'abord à tous les camarades encore en captivité dans les Kommandos et dans les Camps un message de fidèle affection, de solidarité fraternelle et d'espoir de rapide libération.

En commençant ses travaux, le Conseil National de l'A.P.G. place son activité et celle de l'Association toute entière sous le patronage et sous le contrôle de ceux qui sont toujours prisonniers. S'ils sont encore en exil, ils n'en sont pas moins les guides de ses efforts avant de prendre la place qui leur revient de droit dans toutes les organisations de l'A.P.G.

L'Association entend n'être pour les libérés que le prolongement actif et nécessaire des „Cercles Pétain” dans lesquels les prisonniers donnent chaque jour à tous les Français de si grands exemples d'énergie et de patriotisme, de respect et de fidélité au Maréchal, sauveur de la Patrie, en se préparant sans défaillance aux tâches constructives de la Révolution Nationale.

Fondée pour servir les prisonniers, défendre leur esprit et faire triompher leurs idées, l'Association travaillera de toutes ses forces à préparer et hâter leur retour dans une France digne de leurs sacrifices.”

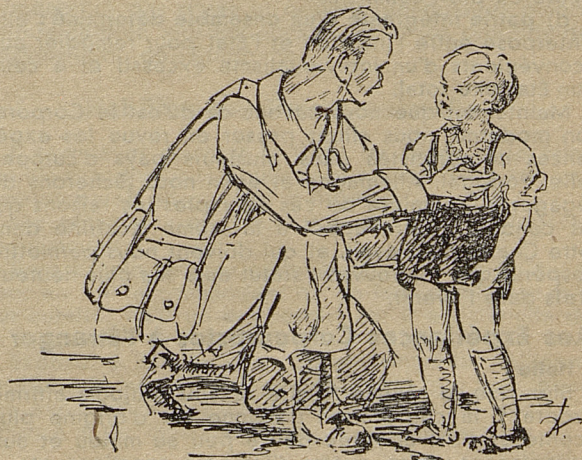
Le moment est venu pour nous de tirer quelques conclusions de ce qu'on nous a si admirablement écrit de France.

Nous savons désormais que l'A.P.G. qu'honore le Maréchal PÉTAINE de sa confiance et de son appui, est bien, de la façon la plus souhaitable et la plus saine, notre Association. Nous savons que les sources d'inspirations auxquelles veulent aller puiser nos amis libérés, pour que leur activité soit purement représentative du climat moral des camps, ce sont les Cercles et les Comités PÉTAINE dont l'A.P.G. n'entend être que le „prolongement”.

A nous de comprendre quelle responsabilité et quel devoir en découlent pour nous. Nous avons au Stalag VC, un Centre d'Informations Nationales, en liaison avec les organismes officiels de France. Il est de façon publique l'expression même de notre vie nationale dans l'exil. Il nous appartient de lui donner force et valeur afin que nous formions sur le plan et dans les cadres qu'il nous offre aux missions d'avenir, afin qu'il soit aussi un de ces points lumineux dont l'intense projection par dessus les barbelés et les frontières ou lignes de démarcation, apportera à cette Révolution Nationale pour laquelle lutte notre A.P.G., en même temps que pour nous-même, sa contribution de foi, de volonté et de lumière.

ANDRÉ-MASSON

Bientôt? ...



# LE K.G. ET LA LOI

## LA CORPORATION MODERNE

par Pierre POUILLAIN  
Avocat à la Cour d'Appel de Paris

L'ancienne corporation née au moyen-âge de la nécessité qu'éprouvèrent commerçants et artisans de se grouper, après avoir atteint son plein épanouissement au XIV<sup>ème</sup> siècle, grâce au concours des pouvoirs publics et décliné peu à peu sous l'influence du capitalisme à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle, n'avait laissé subsister jusqu'à nos jours que les Compagnies d'Avoués et de Notaires, les Communautés d'Huissiers et aussi „Messieurs les Bouchers de Limoges“ dont l'organisation patriarcale ne s'éteignit qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Cette forme ancienne du corporatisme était très différente du corporatisme moderne, qui doit répondre à des exigences d'ordre tout autre. En outre, à l'origine du premier : mouvement spontané, désir d'association ; du second, initiative de l'État.

C'est aujourd'hui cette seconde forme qui nous intéresse plus spécialement.

### Q'est-ce que la Corporation ?

Essayons tout d'abord d'en dégager les caractères généraux. Pour M. Louis BAUDIN (Professeur à la faculté de droit de Paris) la Corporation est un groupement

- professionnel
- unitaire
- de droit public
- partie d'un ensemble déterminé

Cette définition demande quelques explications sur chacun de ces termes.

a) **professionnel** : nous avons déjà vu précédemment que c'était le premier trait caractéristique de la Corporation d'être un groupement professionnel. L'auteur de la définition ci-dessus estime que le mot „fonctionnel“ serait préférable parce qu'il correspond mieux au rôle que chacun remplit dans la Société et qu'il n'est exclusif d'aucune situation sociale.

b) **unitaire** : c'est-à-dire que la Corporation forme l'unité économique liant étroitement les facteurs de production, talent, capital, travail et qu'elle évite la division bi-partite entre patrons d'une part et ouvriers d'autre part.

c) **de droit public** : parce que la Corporation représente la profession entière, qu'elle détient des pouvoirs réglementaires contraignant tous ceux qui l'exercent, et aussi parce qu'elle peut, se substituant au législateur créer un droit professionnel particulier, à côté du droit commun.

d) **patrie intégrante d'un ensemble déterminé** : elle s'interpose entre l'individu et l'État pour remédier aux inconvénients d'un individualisme excessif et à ceux d'un Étatisme total.

Maintenant que nous savons ce qu'est la Corporation moderne, nous allons passer en revue les expériences corporatistes dans plusieurs pays d'Europe : Italie, Portugal, Allemagne et enfin nous tâcherons de dégager à la lumière de ces exemples les raisons qui ont conduit à faire appel à la même doctrine dans notre Charte du Travail, et qui doivent nous permettre d'espérer que ce nouveau statut aura les plus heureux effets dans l'avenir.

### Les Expériences Corporatistes à l'Étranger

#### En Italie :

Bien que le régime fasciste se soit toujours affirmé corporatif, la corporation italienne est d'origine plus récente et s'est adaptée peu à peu au milieu et aux circonstances : crise, guerre d'Éthiopie, sanctions, etc. . .

Son but est défini par Mussolini dans les termes suivants : „La corporation est faite en vue du développement de la richesse, de la puissance politique et du bien du peuple italien.“

#### Évolution du Corporatisme :

Dans une première phase, le syndicat, instrument de lutte de classes, va se transformer peu à peu en syndicat fasciste ou, Corporation (loi du 3 avril, décret du 2 juillet 1926), c'est-à-dire en un organe de liaison à caractère national, et non doué de la personnalité civile, soumis à la direction de l'État, avec à sa tête un conseil composé d'un nombre égal de délégués de syndicats patronaux et de syndicats de travailleurs intellectuels et manuels ; son président est nommé par décret. Ses attributions seront au début assez modestes.

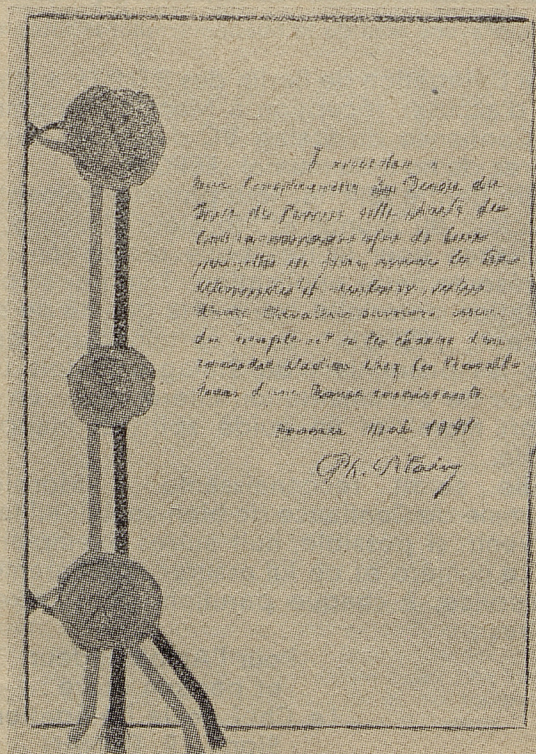
Ne sont admis dans les associations syndicales que les citoyens „ayant toujours eu une bonne conduite morale et politique au point de vue national“.

Puis le 21 avril 1927 paraît la Charte du Travail qui dispose en son article 1<sup>er</sup> :

„La nation italienne est une unité morale, politique et économique qui est intégralement „réalisée dans l'État fasciste.“ Cette charte entend respecter l'initiative privée (art. VII), elle prévoit l'augmentation de la production, le perfectionnement des produits et la réduction des prix de revient (art. VIII). Elle pose le principe du contrat collectif de travail, supprime lock-out et grève et crée une Magistrature du Travail.

suite page 9

### J'ACCORDE CETTE CHARTE DU COMPAGNONNAGE...



# CHRONIQUE MEDICALE

## L'HYGIENE DU PRISONNIER

par le Médecin-Lieutenant JOUANDON

Un certain nombre de constatations que j'ai pu faire en Kommando ou au Camp, constatations rendues plus fréquentes encore pendant la saison chaude, me montrent la nécessité de préciser ou de rappeler quelques notions d'hygiène courante, telle en particulier qu'il faut la concevoir pour nous, prisonniers. L'opportunité de ces conseils leur confère un caractère d'intérêt plus immédiat qu'à la question des maladies vénériennes ; donc, bien que certains d'entre vous m'aient demandé d'en parler et bien qu'il soit bon, comme je vous l'ai expliqué, que vous soyez documentés en cette matière pour le retour à la vie civile, je crois plus utile de vous parler surtout dans le „présent“ ;... au reste, ce chapitre de la médecine n'étant pas d'actualité pour nous, vous risqueriez d'oublier des recommandations destinées au „futur“. Je terminerai donc sommairement l'étude des maladies vénériennes et m'étendrai davantage sur ce qui a trait à l'hygiène.

Qu'est-ce au juste que l'hygiène ? C'est, en gros, une branche de la médecine qui a pour objet la protection de notre santé par les moyens suivants : propreté du corps et du matériel dont nous nous servons, salubrité du milieu dans lequel nous vivons, saine compréhension de nos diverses activités physiologiques et entretien de notre „forme“ physique.

L'hygiène comporte un certain nombre de règles que nous devons respecter dans notre intérêt personnel et dans celui de la collectivité au sein de laquelle nous vivons. Beaucoup de ces règles doivent être d'autant mieux observées que les conditions de la captivité nous amènent à vivre en groupements parfois assez denses, et les modalités de leur application peuvent être également un peu particulières en raison de notre situation.

Un grand nombre de maladies proviennent de fautes d'hygiène qui ont multiplié nos contacts avec microbes ou parasites ou qui ont facilité leur action néfaste en diminuant notre résistance physique. Un agent pathogène agit en effet en fonction du terrain (plus ou moins favorable que nous offrons à son activité).

L'hygiène est donc un facteur indispensable au maintien de notre santé. C'est aussi une question de dignité humaine : il est incontestable que l'on est d'autant plus respectable et respecté que l'on se „tient“ mieux. Selon ses possibilités, un prisonnier se doit de ne pas se négliger plus que dans la vie civile pour ne pas se dégrader vis-à-vis de lui-même ni vis-à-vis des autres ; s'il n'est pas habillé magnifiquement, si les éléments de son uniforme sont disparates ou usagés, il n'en doit pas moins rechercher un maximum de propreté et de correction dans sa tenue. Un vieil uniforme rapiécé mais nettoyé et entretenu, est plus éloquent en faveur de son propriétaire qu'un habillement neuf mais négligé.

### Hygiène générale du Corps

Il faut se laver. Se laver ne veut pas dire se mouiller la figure ou nettoyer seulement ce qui se voit : il faut chaque matin, se laver soigneusement le visage, le torse, et les mains ; n'oubliez pas d'entretenir votre provision de savon et, s'il vient à vous manquer, utilisez quand même l'eau pure en attendant mieux.

La toilette de la tête comporte le nettoyage des conduits auditifs et de l'intérieur des narines.

Brossez vous les dents ; si le dentifrice vous fait un jour défaut, remplacez-le par du savon ordinaire. Au minimum rincez-vous la bouche ; pour les privilégiés qui en auraient la possibilité, il est préférable d'employer de l'eau tiède pour cette opération. Une bonne brosse à dents doit être assez dure et il faut la manoeuvrer dans le sens vertical pour bien nettoyer les interstices dentaires : passez-la aussi sur la surface de mastication des molaires à cause des sillons qu'on y trouve. Nous en reparlerons en traitant l'hygiène alimentaire.

Nettoyez vos ongles et portez-les courts afin que les débris accumulés sous leur bord libre ne souillent

pas vos aliments ou n'infectent pas votre peau par lésions de grattage.

Le lavage des mains doit se pratiquer plusieurs fois au cours de la journée, et particulier avant chaque repas et après avoir été à selle.

Après les repas, rincez-vous la bouche pour éliminer les particules alimentaires qui pourraient y rester.

Le soir, entre la rentrée du travail et le coucher, efforcez-vous de laver vos pieds ; faites le du moins le plus souvent possible : outre la question de propreté, ce lavage vous procurera une sensation de délassement. Entretenez aussi les ongles de vos orteils. Certains oublient la toilette des pieds même lorsqu'ils viennent à la visite exhiber une excoriation ou autre méfait de leurs chaussures. Dans ce cas, n'oubliez pas que vous avez deux jambes ; cela vous évitera la gêne partagée par le médecin, éprouvée par la personne qui vous a montré un pied douloureux très propre mais qui se trouble si on lui demande de voir l'autre pour établir un diagnostic par comparaison, ... c'est que le deuxième pied est sale ! Voilà bien un type de propreté de surface, de mise en scène qui cache une malpropreté de fond.

Avant le coucher encore, lavez-vous les dents ; si vous ne pratiquez cette opération qu'une fois par jour, choisissez de préférence ce moment pour éviter les fermentations des débris alimentaires dans la cavité buccale au cours de la nuit. Nettoyez aussi l'intérieur de vos narines avec un coin de serviette humide ; vous serez étonnés de la quantité de poussière, accumulée dans la journée, qui se fixera sur le linge ; vous verrez l'intérêt de cette pratique lorsque nous parlerons d'hygiène respiratoire.

Rasez-vous souvent : une barbe négligée donne un aspect sale même à une personne bien lavée. Peignez vos cheveux tous les jours ; brossez les pour que la poussière n'y séjourne pas ; faites les couper toutes les fois que le besoin s'en fait sentir et ne les portez pas trop longs : c'est une bonne précaution pour éviter les parasites.

Pour le reste du corps, la meilleure règle, la seule que l'on puisse édicter, les conditions n'étant pas les mêmes partout, c'est : lavez vous ou douchez vous chaque fois que vous en avez l'occasion. Lorsqu'une séance de douche a lieu dans votre Kommando ou dans votre baraque, vous devez en profiter et ne la manquer sous aucun prétexte (sauf contre-indication médicale, ce qui est extrêmement rare).

L'expérience m'a montré qu'il était bon de rappeler ces principes élémentaires, oubliés ou négligés par beaucoup. Sachez en effet que la peau n'est pas une banale enveloppe mais un véritable organe d'échange en notre corps et le milieu extérieur : il existe une respiration cutanée d'une part ; d'autre part, nous éliminons quotidiennement par la sueur beaucoup de substances toxiques. Pour que nos téguments puissent remplir ce rôle, il faut par la propreté, conserver la perméabilité des pores et orifices glandulaires qu'obstrueraient vite les poussières et les produits de desquamation de l'épiderme.

### Habillement, literie, vaisselle

Il faut laver souvent le linge de corps et le faire bouillir quand vous le pouvez : le rythme d'une fois par semaine paraît en général réalisable.

Les vêtements et chaussures doivent être brossés fréquemment.

Prenez soin au maximum du linge et de l'habillement en les raccommodant ou en les confiant au tailleur aussitôt qu'il en est besoin, car il est difficile de les remplacer.

Exposez à l'air, le plus souvent possible, paillasse, couvertures ou autres objets de literie que vous pourriez avoir et mettez-les éventuellement au soleil de temps à autre. Secouez ou tapez les couvertures.

(A suivre)

# NOTRE CONTE

## Chronique Médievale

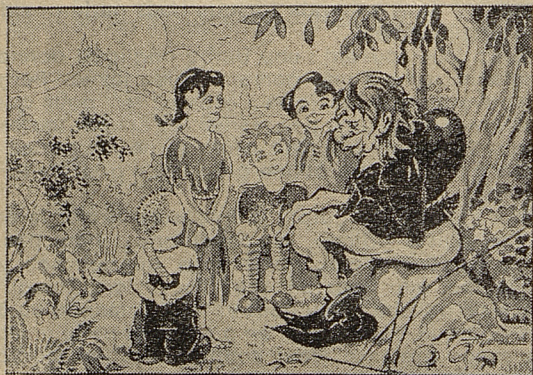
# Combô

par Serge MABIRE

I

Il y a très longtemps, vivait dans une forêt du monde, un petit homme d'allure grotesque. Court sur pattes, il était affligé en outre d'une bosse énorme. Elle lui pesait tant, qu'il marchait le nez presque à terre ; des cheveux coulant sur les oreilles et sur le cou achevaient la ressemblance avec les animaux étranges dont regorgeait la forêt. Combô — c'était son nom — venait peu souvent au village voisin — un village fait de maisons basses, couvertes de chaumes. Les habitants étaient pauvres et vivaient du produit de leurs terres, mais, satisfaits de leur destin, nul ne les aurait entendu maudire la providence. Il y avait bien le seigneur Barbenoire dont le château perché sur un roc, menaçait la plaine. Mais les pauvres gens s'écartaient simplement quand le redoutable Sire dévalait leurs terres, entouré de sa meute et de son équipage. Il était né Seigneur, et, pour eux, c'était une marque du ciel ! Si leurs bourses étaient maigres d'écus, ils avaient en revanche tout ce que la nature peut donner à l'homme ; des printemps qui grappillaient mille fleurettes au long des chemins, et des jours appuyant sur la plaine toute la douceur d'un ciel bleu, mélangé de soleil. L'hiver était court et fondait au récit des grand'mères, le soir autour de l'âtre.

Combô préférait néanmoins sa forêt et les tanières qu'il s'était aménagées. Chasseur adroit, il complétait sa



nourriture avec des fruits, et pour boisson, il trempait sa main difforme dans les sources et happait les écumes glacées. Les enfants du village, loin de le craindre, venaient à lui dès qu'ils l'apercevaient... Ils demandaient les récits palpitants où le chasseur est sur la piste des bêtes, et le secret que des petits hommes noirs gardaient de l'autre côté de la montagne. Les filles, elles-mêmes apportaient chaque année à Combô le muguet qui doit donner bonheur et amour ! Avec regret, il suivait les silhouettes gracieuses, habillées de rose, de bleu, et, en cachette, baisait le bouquet avec ses grosses lèvres. Tout cela jusqu'au matin où Combô s'éveilla avec l'amour au fond du cœur.

## II

Le château du Seigneur Barbenoire était en liesse ! On y fêtait les vingt ans de la belle et froide Gaudeline, la fille du maître. Des torches éclairaient la salle où des tables réunissaient les seigneurs d'alentour et leurs dames. Aux pieds de Gaudeline drapée de blanc, un troubadour chantait. Le vin moussait dans les coupes et Barbenoire, hilare, évoquait les grimaces d'un pauvre diable qu'il avait pendu la veille. Les invités faisaient chorus et le troubadour gêné, suspendit sa chanson. „Il n'y aura donc personne pour me distraire ce soir !” gémit la belle. D'un geste lointain, elle renvoya le pauvre troubadour et tourna vers son père un visage

pâle aux yeux sombres. „Père, ne verrons nous point ce bouffon qui devait tant nous égayer ?” Barbenoire, heurta la table de son poing massif : „Que si, princesse, nous allons l'introduire... ah ! Messeigneurs, quelle bonne farce... valets, faites entrer le bouffon !” Curieuses, les têtes se tournèrent vers la porte. Les torches fumaient, à même les murs. Pleine de reflets, une face grimaçante sortit de l'ombre. Clopinant, un être bizarre s'avancait jusqu'à Gaudeline et avec une grâce ridicule, ployait les genoux devant la belle... „C'est Combô, Combô...” criaient les nobles invités en chœur ! Qui ne l'avait aperçu dans la forêt, à la saison des chasses ! Barbenoire se leva, solennel : „Messire Combô vous avez eu l'impudence de m'arrêter pour que je vous invite à cette fête... oui, Messeigneurs, Combô a osé cela... J'aurais dû te faire pendre, mais je suis bon prince... qu'attends-tu de moi ?”

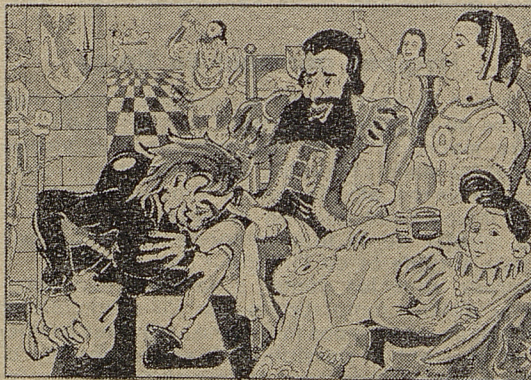
Combô se redressa. Ses yeux étaient luisants et avec force, il articula : „Noble Sire, j'aime ta fille, et je viens te demander sa main !”...

La stupeur et l'effroi paralysèrent une seconde la noble assistance. Puis chacun crût devoir rire bruyamment. „Combô était un bouffon, un vrai !”

Gaudeline seule gardait son visage fermé : „Le marché est conclu, Combô, mais il faudra que tu ailles me quérir l'écharpe que les petits hommes de la montagne m'ont ravie... Si la victoire est tienne, je serai ta femme !” Barbenoire ne retint plus son hilarité ! Il avait craint une fantaisie de sa fille ; mais il la reconnaissait très bien à ces paroles. Accéder à la prière de Gaudeline, c'était aller à la mort. Les hommes de la montagne étaient un peuple puissant et cruel dont le roi aspirait à devenir le gendre de Barbenoire. C'est ce qui expliquait pourquoi la plaine et la montagne avaient jusque là vécu en bons termes ! Il est vrai que peu de jours auparavant le roi rencontrant Gaudeline se mit à sa poursuite. Pendant cette course, elle perdit son écharpe, et seuls des paysans armés de faux firent rebrousser chemin au poursuivant. Mais l'écharpe demeura entre ses mains !

Et c'est Combô qui devenait le chevalier de la belle ! Bel amoureux en vérité ! „Acceptes-tu, drôle”, gronda Barbenoire !

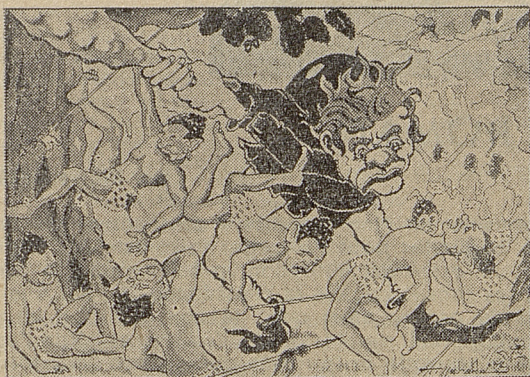
Combô regarda fixement Gaudeline et répondit à son père : „Tu n'auras pas à rougir de ton gendre, Seigneur”, puis à Gaudeline : „Belle princesse, les cloches sonneront bientôt nos épousailles.” Il fit une



révérence profonde et gagna la porte ! Barbenoire applaudit des mains : „Buvons à la santé du fou, Messeigneurs, et des petits hommes de la montagne qui le tailleront en pièces !” On leva les coupes. Gaudeline caressait la tête du troubadour qu'elle avait appelé d'un signe : „Chante mon mignon !” lui dit-elle.



La bataille durait depuis l'aube ! Combô faisait le vide autour de lui. Un monde prodigieux, inconnu vivait dans sa chair ! Combô n'avait pas d'épée, seulement une masse qu'il s'était taillée. Elle tournoyait au-



dessus de sa tête, fracassant crânes et poitrines. Lui-même ruisselait de sang. Les petits hommes de la montagne avaient beau ruser, pointer vers lui le fer des lances, il écartait la mort du seul geste de ses bras. L'ennemi épouvanté lui laissait la place. Les plus braves avec terreur écoutaient la massue siffler, et abandonnant les armes, fuyaient dans la montagne. Il était midi et Combô n'avait plus que le roi lui-même pour adversaire... Avec calme, Combô guettait les coups, que son adversaire lui distribuait, à droite, à gauche ! Il l'entendait souffler. Profitant d'une minute d'inattention, Combô lui envoya en pleine poitrine un coup qui défonça les chairs. Un flot de sang jaillit jusqu'à la figure de Combô. Et pendant qu'avec joie, il regardait son ennemi rouler de roches en roches, il sentit un feu courir dans sa peau. Il grandissait, grandissait ! Combô voyait son corps se redresser. La peau rude et grise devenait blanche, et sur son dos il ne sentait plus la bosse malheureuse.

Combô poussa un cri de triomphe et bondit jusqu'au lac qui entourait le palais. L'écharpe de la princesse reposait dans l'herbe. Combô s'en saisit. L'eau calme lui refléta son image. Il était grand, droit, et son visage empreint de noblesse était bouclé de cheveux noirs comme est la nuit. Le sang, goutte à goutte, filait le long de ses bras nus. C'est à ce moment qu'une jeune fille courût à lui. Divinement belle ! Blonde comme un soleil de moisson ! „Je suis la princesse Aurore ! Mon père habite à dix lieues. J'étais captive des hommes de la montagne. Vous m'avez sauvée, vous serez mon époux !” Combô s'inclina, offrit son bras à la belle, et, ensemble, ils redescendirent vers la plaine.

## IV

La princesse Gaudeline, entourée des gens de sa suite regardait Combô s'avancer ! Elle n'osait croire au miracle qui lui donnait un vainqueur aussi nouveau, paré de tant de noblesse. Le Seigneur Barbenoire n'en croyait pas ses yeux. Était-ce là Combô et quelle était cette jeune fille appuyée sur son bras... ? Combô vint jusqu'à la princesse Gaudeline et s'inclina : „Voici votre écharpe, princesse, mais je vous rends votre parole.” Puis, moqueur, il se tourna vers Barbenoire que tant de fierté et de courage médusait : „Les cloches sonneront le glas de ceux qui s'attaquent à Combô... serviteur Messire !” Gaudeline, pâle de rage, la cravache levée menaçait Aurore, mais Combô prévoyant le geste saisit le poignet de la jeune fille : „Tout doux, demoiselle, je conçois que la tourterelle est fâchée de voir que le corbeau s'est mué en aigle, mais je peux désormais prendre mon vol avec qui me plaira !” Et la repoussant, il installa Aurore à ses côtés, sur un coursier frémissant, et ils disparurent bientôt dans un nuage de poussière.

## V

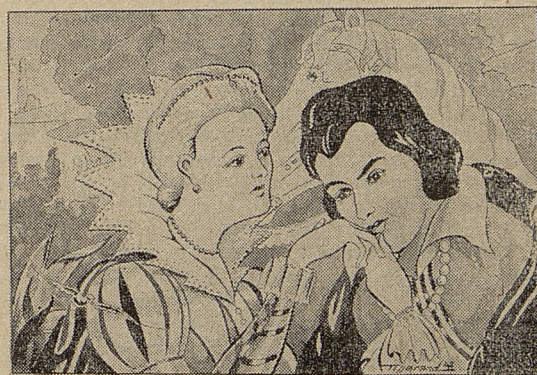
A toute volée, sonnent les cloches du petit village, et les filles, en chantant, vont de porte en porte : „Heureux soit Combô, notre vaillant chevalier, heureuse celle qui sera aimée de son coeur !”

A l'entrée de la forêt, Combô mit pied à terre : „Aurore retournez à votre château, à vous aussi, je rends votre parole.” Le crépuscule flottait à même les arbres. ... Des oiseaux chantaient encore : „Soyez heureuse, petite princesse, un chevalier saura vous plaire et vous apportera le bonheur. „Aurore, émue regardait le visage baigné, soleil plein d'or... „Quant à moi, je vais courir les chemins, de jour, de nuit... Je dois avoir un rendez-vous quelque part.” Le cheval d'Aurore piaffait, impatient, Combô salua des doigts : „Partez vite, princesse, soyez rendue avant la nuit...” Aurore lui envoya un baiser, puis battit les flancs de sa monture...

„Un rendez-vous quelque part...” Combô lui cria ces derniers mots... elle n'était plus qu'un fantôme ailé.

La forêt était proche ! Combô s'y engouffra. Au pied d'un arbre, il y avait une place moussue pour reposer sa tête. Combô ne pensait déjà plus à la mort qui l'avait fait homme, dont il avait humé l'odeur et qu'il lui faudrait rejoindre, un jour ou l'autre, dans l'ivresse des combats et des hommes apeurés ! Combô pensait qu'il n'est rien de plus doux que les parfums de la nuit, à même les branches... et il partit vers son destin inconnu.

Serge MABIRE



## La corporation moderne (suite)

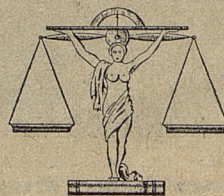
L'intervention de l'État va se faire sentir peu à peu à compter de 1930. Ce sont notamment les lois du 30 mars 1930 qui créent un Conseil National des Corporations dont le Chef du Gouvernement est président, celle du 16 juin 1932 prévoit que les ententes industrielles (consortiums) peuvent être rendues obligatoires par le Chef du Gouvernement ; enfin celle du 12 janvier 1933 interdit toute création d'usine sans autorisation administrative.

Une seconde phase est marquée par la loi du 5 février 1934 aux termes de laquelle : les **Corporations** sont créées par décret du Chef du Gouvernement et présidées, soit par un membre du Gouvernement, soit par un membre du parti national fasciste. Ses pouvoirs sont étendus.

Enfin en 1935 la guerre d'éthiopie et les sanctions, contraignent à une intervention plus pressante de l'État : il faut réaliser en effet au plus vite la maximum d'autonomie dans la vie économique du pays... Au début de 1936, la Banca d'Italia est nationalisée, les grandes entreprises deviennent quasi-entreprises d'État.

Ce qui caractérise donc le régime corporatif italien, c'est l'emprise de jour en jour plus grande de l'État, sous l'influence de circonstances extérieures particulières à ce pays. On doit reconnaître que le but visé a été atteint : rétablissement de l'ordre, sécurité dans le domaine social aussi bien que dans le domaine économique.

Pierre POUILLAIN



# LA CHOSE LITTÉRAIRE

## A PROPOS DU ROMAN

par Pierre VERRET

J'avais décidé d'écrire mon article sur le roman et me voilà devant une page blanche sans savoir par où commencer. Il y a tant à en dire : son succès, son étendue, sa valeur, sa nature, que je ne sais pas par quel bout m'y prendre. J'aimerais citer les lectures goûtées, des auteurs favoris, conseiller ou prohiber tel livre, mais, comment justifier à vos yeux mon choix. Aussi je resterai pédagogue et je m'efforcerai de vous dire — tout simplement — ce qu'est le roman.

La chose n'est pas si aisée qu'il semble : comment définir ce genre ancien de plusieurs siècles et pourtant presque encore vierge, inexploré ? Dire que c'est un récit en prose de faits imaginaires reste vague et permet d'inclure le conte, la nouvelle et tous les modes poétiques traités prosaïquement (la fable, l'historiette, etc. . . .). De plus, une telle définition ne rend pas exactement compte du contenu et de l'importance de l'ouvrage. On a coutume de considérer la nouvelle comme un roman en raccourci, mais s'il en est ainsi où commence le roman et où finit la nouvelle ? „Colomba" serait une grande nouvelle et le „Grand Cyrus" (10 volumes) le chef-d'oeuvre du roman !

Et le contenu ? Que doit exprimer une oeuvre pour être un roman ? On peut bien dire : tout. L'Histoire ou la plus libre fantaisie, le plus précis réalisme ou les féeries les plus évanescences, l'amour ou le métier, la

patriotisme ou l'individualisme sont autant de voies dans lesquelles peut s'engager le romancier. Segrain, dans un essai de définition, précise que „le roman écrit les choses comme la bienséance le veut à la manière du poète „alors que" la nouvelle doit un peu davantage tenir de l'histoire". Voilà un essai de départ entre la nouvelle et le roman qui, si nous l'admettions, nous obligerait à classer l'oeuvre d'Alexandre DUMAS tout entière comme de longues, de très longues nouvelles.

En fait, pourquoi retirerait-on au romancier le droit de situer son action dans le passé et d'emprunter ses personnages à l'Histoire ? Corneille et Racine pour ne citer que ceux-ci, ont-ils vu leur mérite diminué pour avoir mis en scène des personnages historiques ? Le romancier ne pourrait-il pas utiliser de semblables procédés ? Dumas l'a fait et plus près de nous André Malraux Jean Giraudoux . . .

Le roman étend son domaine à ce qui, même n'existe pas. Romans du rêve, frères de ces pièces vaporeuses d'Ibsen ou de Maeterlinck, ils ne connaissent d'autres lois que l'absolue liberté de l'auteur. Toute une gamme s'étend du „Grand Meaulnes" à H. G. Wells en passant par Jules Verne ou Anatole France. Et cette énumération montre encore que bien que semblables en quelques points, ces romanciers sont totalement différents. Ce qui rend presque impossible tout étiquetage.

Genre idéal pour tout exprimer, le roman peut tout contenir : du sentiment, de la cruauté, de l'amour, des jugements esthétiques, des opinions politiques, des idées religieuses ou philosophiques. Aussi même question : où débute vraiment le roman ? Là où il y a des personnages, récit et dialogues ? Mais il en est de même de tous les genres narratifs. Le roman serait-il plus sérieux que le conte ? Mais où classer Scarron et où classer Voltaire ? Le roman, au contraire, n'est-il pas un procédé littéraire pour exposer, par l'intermédiaire de personnages campés à cet effet, des idées chères à l'auteur ? Oui et non. Dans certains romans dits à thèse, l'auteur développe ses théories philosophiques ou politiques : „Guerre et Paix" de Tolstoï, „Les Déracinés" de Barrès ou „Germinal" de Zola, mais encore ne le font-ils pas tous avec la même volonté de convaincre. Ils se contentent souvent de peindre de couleur aimable ce qui leur plaît afin d'inciter le lecteur à sympathiser avec lui : Tels Georges Sand Giono pour la vie champêtre, tels Flaubert ou Maupassant contre la Société bourgeoise, etc. . . . Et il est facile à chacun d'interpréter à sa guise le texte ainsi présenté : les partisans de la thèse y trouvent leur compte, car dans tout roman il y a forcément des idées exposées et ainsi matière à discussion, et les adversaires également . . .

J'ai beaucoup parlé, je n'ai rien dit. Qu'il est difficile de parler du roman puisque tout y entre, mais cette immensité peut être le vrai centre du sujet : pourquoi le roman s'est-il ainsi développé jusqu'à devenir le mode presque unique de l'expression littéraire ? C'est, je crois, parce que seul il peut permettre de traiter de l'homme et du monde, des idées et des choses, de la nature et de la vie psychique. Sa richesse, sa vastitude en font le genre de demain.

Enfermant et dépassant l'humanité, il sera peut-être la fleur unique de l'arbre littéraire, mais alors combien plus belle !



Un des plus fameux centres littéraires de Paris

## LA PART DE DIEU

par Didier RAGUENET

Ce jour où, introduit par l'enthousiasme de Barrès le jeune François MAURIAC vit s'ouvrir devant lui la porte des cénacles, le portail des duchesses et la grille dorée de la célébrité, ce jour fût-il une de ces journées décisives où le jeune homme se jure d'accomplir la mission qu'il a reçue ou choisie, sans admettre aucun compromis ? Il est permis d'en douter. Plutôt qu'un missionnaire, plutôt qu'un apôtre, MAURIAC dût être du nombre de ceux qui chantent après Apollinaire :

„Les démons du Hasard selon  
Le chant du firmament nous mènent  
A sons perdus leurs violons  
Font danser notre race humaine  
Sur la descente à reculons.“

Barrès avait découvert un poète. C'est un romancier qui s'affirma. Ainsi en avaient décidé les démons du Hasard, et non Maurice Barrès, et non François Mauriac. Ne disait-il pas au *Printemps* de 1940, en me montrant un exemplaire du „Sang d'Atys“ qu'il venait de publier à tirage restreint : — „Oui, c'est un poème. Voici seize ans que j'y travaille ; j'y attache plus d'importance qu'à tout le reste de mon oeuvre.“

Car, en vérité, de même qu'une oeuvre n'est pas tant ce que l'auteur a voulu y mettre que ce qu'il y a mis sans le savoir, „cette part d'inconscient“ que Gide voulait appeler „la part de Dieu“, de même nous ne sommes jamais pour les autres ce que nous avons cru ou voulu être. Parfois bien plus, parfois bien moins.

Mauriac poète, le public l'a voulu romancier, Mauriac romancier, le public l'a voulu apologiste. Né dans le catholicisme, nourri de son climat moral, de sa psychologie particulière, Mauriac romancier fût amené tout naturellement à conduire son exploration de l'Homme en empruntant des chemins qui lui étaient familiers. Puisqu'il devait parler de l'Homme, c'est au travers du catholique, du pécheur, du mystique qu'il l'exprimerait, exactement comme Conrad l'a exprimé au travers du marin.

A l'égard de Mauriac, l'opinion a donc passé par deux phases. Parce qu'il peignait le débat du catholique aux prises avec le péché et aspirant à la Grâce, le peuple des Fidèles a d'abord déclaré que Mauriac était le grand „romancier catholique“ contemporain. Puis, parce qu'il peignait son objet avec une lucidité cruelle, avec une vérité totalement impolitique, le même peuple catholique a accusé de complaisance ce pécheur — probable — dénonçant le péché. Et, sans doute, la lucidité d'un artiste est-elle toujours un peu celle d'un complice . . . Parce qu'il fonçait les ombres pour que resplendît mieux la lumière de la vérité, parce que son trait un peu appuyé avait la splendeur de celui de Goya, parce qu'il n'est pas en art d'autre moyen d'exprimer la réalité profonde que celui qui consiste à déformer l'apparence, on a accusé cet artiste de malveillance voire de diabolisme. D'autres, plus indulgents ont déploré qu'un talent si remarquable ne s'employât à peindre les vertus. Nul ne se reconnaissait dans ces affreux portraits parce que nul n'y trouvait une image flatteuse de soi-même, parce que nul n'osait avouer avec Patrice de la Tour du Pin :

„J'ai des bas-fonds aussi, farouches et secrets,  
Des basses régions que des brouillards de rêve  
Isolent dans la paix fiévreuse des Marais.“

Si attristants soient-ils, ces portraits sont vrais. Constatant, le public, friand du „joli“, du „riant“ confond, sans même s'en douter, le vrai, ce qui est le domaine du romancier, avec ce qui doit être ou devrait être, selon les barèmes de la moralité.

Mais l'honneur d'un Mauriac, comme celui d'un Laclos, d'un Flaubert, d'un Gide, est de se maintenir dans le domaine suffisamment vaste et profond de la psychologie et de l'esthétique et d'avoir pour seule morale celle qui consiste à laisser l'oeuvre d'art se juger d'elle-même par sa structure interne sans intervenir du dehors, sans conclure, et de revendiquer le droit de peindre la nature humaine tout entière, telle que le péché originel l'a défigurée c'est-à-dire avec le Mal y compris. Non mutilée, ni émasculée, mais secrètement blessée et contradictoire.

Dans le cas Mauriac, c'est l'éternel conflit de l'esthétique et de l'éthique qui se poursuit. Le Roman est un art et non un instrument de propagande. En tant qu'Art l'objet qu'il choisit est d'importance secondaire.

Mauriac étant né catholique porte sa recherche sur l'„homo catholicus“. Comme catholique avait-il l'obligation de se faire le défenseur actif de la catholicité ?

Il ne se l'est point fait. C'est une affaire qui ne regarde que sa propre conscience.

Comme artiste il avait le devoir de rester objectif, de rester vrai, bien plus, de se montrer pénétrant, corrosif. Il nous a donné des eaux-fortes. C'est son mérite !

L'Eglise a ses militants : Les Montalembert, les Veuil- lot, les Goyau. Ceux-là se sont placés sous le signe du combat. En tant qu'apôtres d'une idée, ils ont été grands. Mais ce n'est là ni l'Art ni le Roman. La preuve de l'incompatibilité de ces deux ordres, Paul Bourget mieux que tout autre nous la donne. Tout ce que son oeuvre a gagné sur le terrain du didactisme, elle l'a perdu sur le terrain de l'Art. Ses personnages, devenus les porte-paroles systématiques d'une idée, perdent tout caractère humain. On devine la simpliste armature de fil de fer qui remplace, chez ces marionnettes, l'étonnant assemblage de rouages et de ressorts, l'étonnant mécanisme de l'âme humaine sur lequel un Mauriac a dirigé les impitoyables recherches d'une psychologie qui remet tout en question. Parce qu'il a voulu être, dans ses romans, à la fois un artiste et l'apôtre d'une doctrine, Bourget a échoué. Le Christ l'a dit : „Nul ne peut servir deux maîtres“, le Bon et le Vrai, l'éthique et l'esthétique.

En somme dans les reproches faits à Mauriac, c'est l'idée même de l'Homme qui est controversée. Mauriac montre l'Homme tel qu'il est. Il essaie d'arracher de nouvelles clartés à la vérité, à la sauvagerie de sa nature. L'Homme que souhaitent les ennemis de Mauriac serait un empiètement de la morale sur la nature. Il aurait toute l'écoeurante fadeur d'un portrait retouché. D'un portrait tracé par la peur. Car, Roland Simon l'a écrit, „il existe des gens qui ne veulent absolument pas voir l'humanité comme elle est et qui toujours préféreront à l'Homme vrai, l'Homme construit.“

## La Musique

La Musique a le don magique de socialiser le goût du beau, de rapprocher les âmes inquiètes sous la même émotion chaude et vraie. Des millénaires de pratique n'ont diminué en rien sa puissance de charme et depuis que l'homme a dû traduire l'hostilité de la nature par la conception d'esprits farouches qu'il a crû grâce à l'incantation soumettre à son empire, il n'a cessé de chanter donnant libre cours à ce besoin inné de s'extérioriser qui fait de lui un être de „foi et de sentiment“.

La musique n'est donc pas qu'un plaisir de l'oreille, mais une des plus belles manifestations de l'esprit humain et aussi instinctive que cette force mystérieuse qui pousse les jeunes tiges à se redresser triomphantes vers la lumière, quand elles puisent la vie à l'obscur paroi d'un précipice. Ceci est tellement vrai, que les tout-petits savent moduler leurs premiers cris de joie, nuancer leurs premiers murmures qui contiennent déjà en germes des principes de musique, puisqu'on pourrait parfois noter le dessin montant ou descendant de la voix.

En pénétrant les cultes de l'antiquité et, plus tard, des nations chrétiennes de l'Europe, en devenant une arme précieuse au prosélytisme de la Réforme, et en participant aux manifestations populaires de la Grande Révolution de 1789, fêtes grandioses par l'éclat des chœurs et des fanfares, la musique a été étroitement liée jusqu'à nos jours à tous les actes importants de la vie sociale. Et il est aisé de comprendre pourquoi Aristote et Platon lui firent dans leurs systèmes d'éducation une place prépondérante : parce que le rythme et l'harmonie possèdent au suprême degré la puissance de pénétrer l'âme, de s'en emparer, d'y introduire le beau et de la soumettre à son emprise. En voulant la réglementer, ces grands anciens la considèrent moins comme un art que comme un chef-d'oeuvre de législation.

Sourions davantage à cette conception de Schopenhauer, qui, bien que très osée, n'en est pas moins admirable : „le monde n'est qu'une musique réalisée. De ce que la musique est au coeur des choses et vit de leur essence, il résulte qu'elle a prise sur tous les objets quels qu'ils soient.“

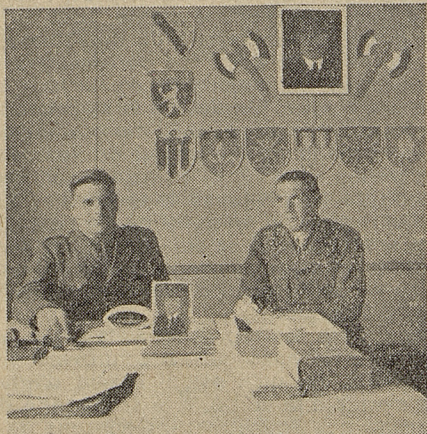
Et nous, qui avons appris à descendre en nous-mêmes, saurons mieux comprendre, désormais, ces pages sublimes de beauté où les maîtres ont versé toute l'émotion de leur âme, de leur âme angoissée comme la nôtre, et nous pourrions, dans une communion intime avec leurs pensées, trouver à nos peines secrètes, un apaisement presque religieux.

Yves BOSCO

# DE L'HOMME DE CONFIANCE

R. SEGUY

**Le lieutenant Ibos et Roger Seguy  
dans le bureau de l'homme de confiance**



## „ENVOIS-PÉTAÏN“

1<sup>o</sup> — Je rappelle aux Hommes de Confiance des Kommandos la nécessité absolue de réexpédier **tous les emballages vides** dans le plus bref délai possible. A cet effet, lettre de voiture et étiquette sont jointes à l'envoi.

2<sup>o</sup> — Les accusés de réception doivent être signés par l'Homme de Confiance qui, en plus mentionnera en caractères d'imprimerie ses nom, prénoms et grade.

### 3<sup>o</sup> — Reclamations

Les envois sont effectués avec le maximum d'attention. Au départ les caisses sont en très bon état et cerclées deux fois. Hommes de Confiance, vérifiez **l'état de vos caisses à l'arrivée**.

a) Si vos caisses sont en mauvais état ou ne sont plus cerclées, adressez vos réclamations à la Reichsbahn. Les expéditions étant faites en port dû, c'est à vous qui payez le transport de faire la réclamation.

b) Si vos caisses sont intactes, en cas de différence renvoyez **l'étiquette qui est agraffée** à la caisse.

### 4<sup>o</sup> — Biscuits

Attention, sur chaque quittance que vous retournerez, indiquez si vous désirez ou non des biscuits au prochain envoi.

## ANCIENS COMBATTANTS NON ENCORE LIBÉRÉS !

Faites vous connaître.

(Mobilisés au sens militaire du terme, avant le 11 Novembre 1918 et versés dans la réserve avant la mobilisation de 1939).

Renseignements à fournir d'urgence :

Adresse du Prisonnier

Nom :

Prénoms :

Date de naissance :

Lieu :

Date d'engagement ou d'incorporation en 1918 :

Lieu d'engagement en 1918 :

Unité d'incorporation :

Matricule :

Bureau de Recrutement :

Classe de Recrutement : (nom de mobilisation)

Régiment auquel le prisonnier appartenait au moment de la capture :

Nom et adresse d'un membre de la famille ou de toute autre personne susceptible de fournir des renseignements complémentaires : Pour les engagements et incorporations dans la marine, indiquer le matricule de marine, le grade et la spécialité.

Pour les titulaires de la carte du Combattant, indiquer le numéro de l'Office Départemental ayant délivré le document.

**Les allocations militaires aux femmes de prisonniers  
seront augmentées**

Vichy 13 Juin —

Les allocations militaires aux femmes de prisonniers qui ont déjà été relevées par la loi du 15 Avril dernier sont apparues aujourd'hui insuffisantes.

Un projet destiné à les augmenter à nouveau est actuellement à l'étude. On pense qu'il aboutirait rapidement.

Ajoutons que l'action du Gouvernement en faveur des femmes de Prisonniers ne se bornera pas aux seules questions matérielles. Les familles ont aussi besoin d'entraide morale. Le Gouvernement s'en préoccupe et bientôt l'heureuse activité du Commissariat au Reclassement des Prisonniers de Guerre et rapatriés s'étendra aux familles de ceux qui connaissent encore la captivité.

## Renseignements concernant les allocations militaires

En principe les demandes sont faites par les familles aux Mairies, qui après avoir donné leur avis, les soumettent à la décision des Commissions Cantonales.

En cas de refus, les familles peuvent faire appel devant les Commissions préfectorales sous couvert des Mairies.

En cas de nouveau refus, elles peuvent dans un délai de deux mois refaire appel devant la Commission Centrale qui fonctionne à Paris auprès du Secrétariat d'Etat à la Famille et à la Santé. Si cette Commission confirme les refus précédents et si la situation des familles justifie absolument l'allocation (prisonnier considéré par exemple comme soutien de famille) celles-ci ont encore la possibilité de reprendre les mêmes démarches par la base.

Les familles résidant en Belgique doivent s'adresser à Monsieur FOULON, représentant la Croix-Rouge Française à Bruxelles 67 Boulevard Raymond Poincaré.

## ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

MM. les Médecins auxiliaires, étudiants en médecine, qui n'auraient pas encore fait parvenir une attestation d'inscription en Faculté aux Services Diplomatiques des P. d. G. sont priés de le faire d'urgence par mon intermédiaire.

## AVIS IMPORTANT

Il est recommandé aux PG. de ne se séparer en aucun cas de leur plaquette qui leur tient lieu de pièce d'identité conjointement d'ailleurs à la carte blanche rayée bleue remise par les Kommando-Führer.

## NOTRE OEUVRE D'ASSISTANCE

Tous les Kommandos sont désormais en possession de la documentation relative à notre Oeuvre, les Hommes de Confiance détiennent notamment les formules pour demande de secours qu'il suffit de remplir attentivement puis de signer.

Le Bureau de l'Oeuvre s'est attaché à réduire la paperasserie et les formalités, des plus simples, sont à la portée de tous les Camarades.

Nous demandons à l'Homme de Confiance de chaque Kommando d'attirer l'attention de tous les camarades sur la Circulaire qui présente l'Oeuvre, en fait connaître l'esprit et les buts. Cette circulaire sera affichée en bonne place et l'Homme de Confiance, ou un autre camarade dévoué, pourra y apporter périodiquement ses commentaires ; l'esprit communautaire de l'Oeuvre — entraide morale et matérielle — permettant bien des développements.

Les demandes de secours doivent nous être adressées sans autre délai et groupées autant que possible, le Bureau les examinera toujours avec diligence.

Enfin, les Hommes de Confiance transmettront également sans délai les sommes versées mensuellement par les camarades, lors de la paye, et qui représentent une part importante de nos ressources.

Pensez à l'Oeuvre Française d'Assistance ; mes chers Camarades, pensez à la Famille cellule initiale de la Société, cotisez vous pour le Bien commun.

Le Secrétaire Général

\* \* \*

**Un accident technique de dernière heure nous  
prive de la rubrique du C. I. N.**

**Elle n'en sera que plus copieuse dans le  
prochain numéro.**

# LA FRANCE PEUPLE FEMININ?

par Pierre DUHARD

De nombreux esprits, certains fort déliés, pensent volontiers que les peuples constituent des êtres saisissables. Ils se les représentent sous les espèces de personnes distinctes dotées d'une „âme" et d'un „visage"; ils énumèrent leurs vertus, leurs qualités, leurs défauts; ils définissent ce qu'ils nomment leur mission — mission toute particulière, que nul autre ne saurait remplir; si on les y pousse, ils les dépeignent, ou plutôt les étiquettent, d'une brève formule, voire d'un seul terme. Ainsi Nietzsche et Montherlant se sont rencontrés pour dire de la France qu'elle est un peuple „femme". Il leur a suffi de ce mot unique — sinon magique — pour l'expliquer, se placer à l'origine de ses actes, caractériser ce principe éternel qui se laisserait percevoir, à ce qu'on affirme sous les diversités de l'histoire, les complexités de la géographie, les différences et la succession des individus.

Ils ne l'entendent d'ailleurs pas de la même façon. Lorsque Montherlant prétend de la France qu'elle est „femme", c'est une critique et des plus acerbes; presqu'une injure. Nul de ses lecteurs ne l'ignore, la femme, à son avis, est une créature inférieure. A ce titre, il la déprime s'il ne la méprise pas. Il la juge d'autant plus détestable que dans l'Occident moderne, devenu gynolâtre, et spécialement en France, elle usurpe dans le corps social et le cœur des hommes, un pouvoir dont il importe de la dépouiller au plutôt, si l'on veut retrouver la vigueur, l'éclat, l'équilibre des civilisations antiques ou la sagesse traditionnelle de l'Orient. C'est la femme, en effet, insinuante retorse, obstinée, „l'enfant malade et douze fois impur" qui a converti l'homme à ses propres sentiments. Elle l'a infecté de sa faiblesse; corrompu afin de le rabaisser à son rang, tout en feignant de s'élever jusqu'à lui; persuadé de renoncer aux idéals qui assuraient sa pleine stature virile et formaient le secret de sa puissance; frustré de ses prérogatives ancestrales.

Bref dans tous les ordres, elle a substitué sa morale, son code, ses évaluations aux évaluations au code, à la morale de l'homme; mieux encore, elle l'a dupé au point de lui faire prendre cette abdication pour un progrès. A son règne scandaleux et pervers, l'Occident est redevable d'une déchéance inscrite dans les moindres détails; et la France, des mots qui, eux seuls, auguraient une ruine prochaine: irréalisme, c'est-à-dire, peur de la réalité, soit par lâcheté, soit par niaiserie idéaliste; dolorisme: culte de la souffrance morale: proclamée enrichissante, alors que l'équanimité est l'apanage des forts; grégarisme, peur et haine de la pensée, de la conduite personnelles; sentimentalisme, culte de l'amour-passion.

Nietzsche nous engage sur de tout autres chemins. Parlant de la France, il emploie le même terme; mais écrit par lui il a changé de sens; et, soit dit au passage, on ne saurait trouver plus bel exemple d'une diversité de pensée sous le masque d'un vocabulaire commun. Pour lui les peuples „femmes" sont les peuples qui aiment à se laisser féconder; c'est à eux qu'échoit „le devoir de former, de mûrir et d'accomplir". D'autres, au contraire, les peuples „hommes", ont pour mission de féconder, de susciter des vies nouvelles. Parmi les premiers il range les Grecs et les Français; parmi les seconds, les Romains et les Allemands. Et, ajoute-t-il, ces deux espèces de peuples porteurs de génies complémentaires, „se cherchent comme l'homme et la femme et comme eux se méconnaissent". Plus rien ne subsiste ici de la thèse de Montherlant. La définition, vitupérative, sous la plume du Français, sous la plume de l'Allemand s'est muée en éloge; du moins, elle ne comporte aucun dédain. Peuples „hommes" et peuples „femmes" se postulent, s'impliquent les uns les autres. Ensemble nécessaires à l'harmonie du monde, leurs contrastes n'entraînent pas une subordination: l'honneur d'apporter l'étincelle créatrice vaut celui d'achever et de parfaire; et les antinomies se résorbent dans un accord résolutoire. Auquel donc se fier, de Montherlant et de Nietzsche? Entre les deux jugements, opposés en apparence, faut-il laisser l'orgueil seul arbitre du choix?

Opposés en apparence. C'est qu'en effet Montherlant et Nietzsche ne parviennent ni à se rencontrer,

malgré, je le répète, l'usage d'un vocabulaire identique et pas davantage à se contredire. Tandis que celui-ci songe à une tournure d'esprit, à une propriété de l'intellect, celui-là vise, dans son réquisitoire, une „philosophie de la vie", une manière d'être et d'agir qui se manifeste à la fois dans le domaine de la pensée spéculative et les gestes quotidiens. Les deux thèses se doivent examiner séparément, non se confronter.

Que les propos de Montherlant assument, aux yeux de ses lecteurs l'allure de paradoxes, voire de jongleries gratuites — celles dont un littérateur se passe l'en- vie, par souci futile d'originalité ou de mieux empaumer son public — je n'en serais pas outre mesure étonné. Ils heurtent de front des habitudes — peut-être des préjugés; en tout cas, une multitude de sentiments que l'on tient en général pour les marques d'une plus haute civilisation. Qui donc croit aujourd'hui, à l'infériorité de la femme? Je veux dire, sérieusement, au point de régler là-dessus sa conduite? Ce dogme ne semble plus que le témoignage d'une dureté absurde, d'un brutal égoïsme de mâles dont le christianisme nous aurait débarassés — à moins que ce ne soit plus précisément les suffragettes, car on trouverait jusque dans le Nouveau Testament, et en abondance, des textes funestes aux féministes. Mais encore: qui donc se sent prêt à reconnaître en Occident et surtout en France, la souveraineté de la femme et à confesser dans les troubles, les déficiences du corps social et la défaite qui est venue les sanctionner, la preuve de son action insidieuse et maléfique? L'accusation paraît aussi naïve que celle dont naguère on accablait les instituteurs. Et pourtant, si Montherlant l'énonce, ce n'est pas sans avoir balancé; il a douté; il s'est reproché de céder à sa marotte. Ce n'est qu'après des observations, des lectures; après s'être fortifié de Voltaire, de Goethe, de Tolstoï, qu'il a pu se convaincre. Je ne rapporterai ses arguments ni ses exemples. Il en est d'ingénieux, de cruels, de persuasifs, partout disséminés en ses ouvrages. Réunis, ils forment un assez beau cortège; et l'on ne peut s'empêcher d'avouer que sa thèse, ainsi nourrie et illustrée, acquiert une autorité des plus pressantes. A s'y rallier, on ne fait pas que subir l'éclat d'un verbe impérieux ni l'ascendant d'un rhéteur.

Celle de Nietzsche éveille moins de résistances. Elle n'intéresse, en effet, que l'esprit et ne tente de définir qu'un mode de fécondité intellectuelle. Si l'on y est compromis, c'est par la tête; alors que Montherlant vous compromet tout entier. Aucune preuve, d'ailleurs, ne l'étaye aucun essai de démonstration. Elle se propose comme une illumination brusque, excitante, mais qui se survit à peine, car on aperçoit très tôt la fragilité d'une prétendue analogie entre des objets aussi divers. De tous côtés se lèvent des objections. A coup sûr, les civilisations dédaignent les frontières; elles se mêlent, se pénètrent, s'allument l'une à l'autre; mais les échanges ne suivent pas un sens unique. Entre peuples voisins, du moins en Europe et surtout à l'époque moderne, il n'est de chants qu'alternés; et l'on ne sait qui donne ou qui reçoit davantage. Un Français inclinera même à croire que la France peut revendiquer la gloire d'avoir, elle aussi, fécondé; sans chercher ailleurs et sans préjuger des fruits, un nom, Descartes, une date: 1789, lui en sont des garants irrécusables. Avec la signification que Nietzsche y attache, la France ne redoute donc pas de passer pour un „peuple femme". — Il lui reste à se dépêtrer de Montherlant.

---

„La France a perdu la guerre. Les trois cinquièmes de son territoire sont occupés. Elle s'appête à connaître un hiver pénible. Elle doit faire face aux tâches les plus rudes.

Mais son unité — une unité forgée par mille ans d'efforts et de sacrifices — doit rester intacte.

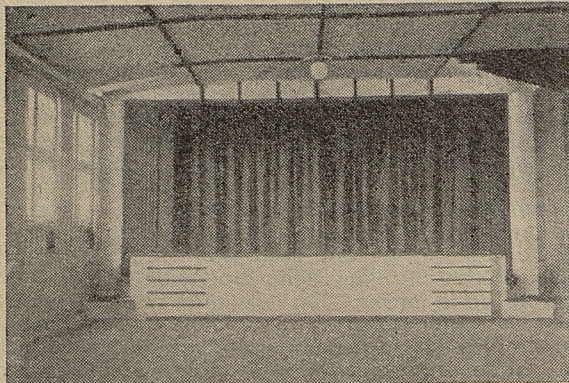
Elle ne peut pas être mise en cause. Aucune tentative, de quelque côté qu'elle vienne, de quelque idéal qu'elle se pare, ne saurait prévaloir contre elle.

Le premier devoir est aujourd'hui d'obéir.

Maréchal PÉTAÏN

# Nos Spectacles

Nous publierons dans notre prochain numéro toute une page d'illustrations sur les spectacles du Camp. Que nos camarades veuillent trouver ici une brève relation de l'activité théâtrale.



THEATRE AU CAMP: LA SCENE

Les 12 et 13 Juillet, notre salle comble pût applaudir un spectacle qui figurera parmi les plus beaux succès dans les annales théâtrales du Camp.

Sous la baguette magique du „Maëstro“, l'orchestre interprète „Musique pour Toi“ — Ce quart d'heure musical nous replonge dans un passé de rêve, comme l'on sort d'un mauvais sommeil pour s'apaiser au calme berceur d'un rythme familier. Et chacun, transporté au hasard des songes, y retrouve ses souvenirs, comme si tout n'était plus qu'une musique intérieure.

Delapierre nous enchante ensuite accompagné au piano par Douady ; et Nicolas est vivement applaudi dans son tour de chant.

Ce sont alors les deux pièces qui firent de ce spectacle un triomphe. Notre camarade Pierre POUILLAIN, à qui nous devons le plaisir de ces délicieuses soirées, n'est pas un inconnu pour la plupart d'entre nous. Beaucoup ont pu déjà l'applaudir au Camp des Sous-Officiers ou à l'Hôpital du Stalag dans „La Farce du Pendu dépendu“, „Le Misanthrope“, „Le carrosse du Saint Sacrement“, „Le Mot de Cambronne“ — Pour les autres ce festival Sacha Couverts" comédie en un acte, dont voici une brève analyse :

Pelletier contient difficilement son impatience quand son valet Guitry fut une révélation — Le rideau se lève d'abord sur „Deux de chambre lui annonce la visite de Madame Blandin. Ce n'est pas la visite de son amie qu'il attendait, mais le retour de son fils Jacques qui passe son baccalauréat. C'est aujourd'hui le jour de son enfant : il la congédie. Jacques revient recalé, buté, aigri, égoïste, épris d'indépendance. Il part dîner chez un camarade, laissant son père s'asseoir seul à la table des deux couverts. POUILLAIN dans le rôle de Pelletier, s'attache et réussit pleinement à nous émouvoir en exprimant les sentiments paternels d'inquiétude, de tendre sollicitude et surtout cette touchante affection qui trouve bien peu d'accès dans le cœur de son fils. Et cette note de tristesse et d'amertume pénètre en nous profondément. RAGUENET nous apparaît sous les traits de Jacques, le lycéen têtard, au jeune visage déjà mâle et volontaire, où se lit la révolte intérieure. BERGUES met en œuvre toutes ses ressources de douceur et de grâce féminine pour traduire le personnage de Madame Blandin et VENNIN s'est transformé en un valet de chambre impeccable.

Avec „DEUX COUVERTS“, nous goûtons un Sacha Guitry de première époque, qui, s'il n'a pas encore atteint sa facilité d'écrire et de faire passer sa verve comique dans ses œuvres, n'en est peut-être que plus profond. Il ne s'impose pas et nous laisse le soin de deviner et de ressentir, à la mesure de nos réactions, les sentiments de ses personnages.

Tout autre est „Le Mot de Cambronne“ comédie en un acte et en vers, sur laquelle se relève le rideau après l'entr'acte. Ici l'esprit de l'auteur s'affirme à la lettre dans chacun de ses vers qui semblent jaillir de sa plume comme d'une source intarissable. Est-il vrai que Sacha Guitry mit vingt cinq ans à écrire cette pièce, comme il l'avoue dans sa dédicace à la Mémoire d'Edmond Rostand ? . . . Mais l'auteur a toujours eu le don de nous faire sourire. Ici à propos du mot „qu'il a lâché sans le mâcher“, c'est une charge sur Cambronne aux dépens de son épouse plongée dans l'énigme jusqu'au jour où la servante accompagnera un geste maladroit de l'explication tant attendue.

Là se révèle, chez nos acteurs, un jeu de qualité dans toute sa justesse et sa précision. POUILLAIN tient encore la première place dans l'interprétation du rôle de Cambronne où il se surpasse — Jean RICHEFEU excelle à nous rendre le personnage difficile de Mary, dont il a pris aisément le fort accent anglais. Notre camarade Lucien AUVRAY, dont le talent d'acteur, de poète et d'écrivain est bien connu à l'hôpital du Stalag, vient de revenir au Camp où nous espérons bien souvent l'applaudir. Aujourd'hui, il incarne à merveille le type caricatural de Madame la Préfète, que l'ironie méchante pousse à jouer sur les „maux“ ! — BERGUES est devenu la petite servante qui a le don d'exaspérer Madame Cambronne et qui lâchera naïvement le mot que l'on attend.

Le studio M. A. G pour les décors, Wargnier pour les costumes ont fait œuvre d'artistes. Merci à tous ceux qui ont concouru au succès de ce spectacle — A bientôt, nous l'espérons, le plaisir d'en retrouver les acteurs. —

Le dimanche 19 Juillet, notre Directeur des Spectacles, Pierre BLANC, présente „Le Club des Gangsters“ pièce d'aventures en trois actes, de Lawrence Gross et Edward Childs Carpenter.

Dès le lever du rideau nous sommes plongés dans une atmosphère de mystère, qui va se prolonger jusqu'à la fin du dernier acte. Des bandits magnifiques et sinistres, les murs qui ont des oreilles, les coups de revolver dont l'un coupe net le fil d'un téléphone, alors que les captifs essaient d'avertir la police, la servante Hilda au masque grimaçant qui semble vivre son rêve intérieur de vieille folle, tout concourt à faire frissonner les spectateurs et à les tenir haletants jusqu'au bout, par la succession des énigmes qui leur sont posées, par la curiosité grandissante où ils sont de les voir résoudre et par la surprise d'un dénouement que, malgré toute leur sagacité, ils n'avaient pas soupçonné. Pourtant, dans cette accumulation de coups de théâtre, la terreur que d'aucuns pourraient inspirer est tempérée par le rôle comique du romancier. Avec sa fiancée, Wallace Porter, jeune écrivain spécialiste des romans policier, vient pour louer un appartement dont les occupants sont de redoutables gangsters. Porter a la malencontreuse idée de vanter ses talents, son imagination fertile en expédients criminels, aussi le chef des bandits imagine d'utiliser ses dons d'invention pour faire disparaître un célèbre policier — Retenu prisonnier, Porter doit élaborer le plan du crime qui doit réussir, sinon lui et sa fiancée seront mis à mort. Il se met au travail effrayé à la pensée que de toutes façons le chef des gangsters n'aura aucun scrupule à le faire disparaître. Mais rassurons-nous, c'est une plaisanterie macabre où les effets de terreur se résolvent en gaîté. Porter joue le plus beau roman qu'il ait jamais écrit.

D'un genre encore inédit au théâtre du Camp, cette pièce sans prétentions rencontra un énorme succès. Dans le rôle du jeune romancier, pris entre son amour-propre d'auteur et sa conscience d'honnête homme, de ce poète devenu bandit, Pierre BLANC sut rendre l'originalité du personnage avec un comique à la fois sûr et mesuré. Caens fut son excellent partenaire en devenant Toby, la délicieuse fiancée de Wallace, tour à tour audacieuse, impertinente, amoureuse ou affolée. BOUCOT fut un chef de gangsters très sympathique, un peu cynique sans doute, et qui nous donna bien des émotions, mais au sourire assez plaisant : on le sentit tout à fait à l'aise dans son rôle d'Arsène Lupin gentleman. Quant aux types fort divers de gangsters, ils furent réalisés de la façon la plus impressionnante par DUCROIZET, BRISOU, LAGRAULET, PISIER et ANSELMETTI. Ils se montrèrent dans une tenue civile impeccable, d'un chic vraiment ici surprenant. CARLIN prit très bien les traits de la vieille Hilda, au masque de sorcière et à la marche de sonnambule — Quant à nos camarades LAUNAY et FINOT, ils se transformèrent l'un en sergent de ville, l'autre en agent.

Les „MAG“ avaient luxueusement meublé le salon du club, où l'on pouvait admirer la cheminée, le divan surmonté d'une charmante bibliothèque, et l'appareil de T. S. F qui n'eut pas le rôle le moins important dans toute cette affaire. A noter que la charmante robe de Toby était l'œuvre de Wargnier.

Grâce à nos excellents acteurs, nous avons passé là une très agréable soirée.

Le dimanche 26 Juillet, l'orchestre DELLA CRECA exécute brillamment une suite espagnole de Lacombe en 3 parties : „Les Tauraux“, „Au Théâtre“, „La Zarzuela“ et une fantaisie sélection sur l'opérette „Mélodie de la Nuit“ de Schmidseder.

Lucien AUVRAY présente le spectacle en quelques vers brodés avec talent. Lui-même interprète quelques unes de ses œuvres — Heureux ceux qui sont nés pour taquiner la muse et par là nous plaire et nous distraire surtout s'ils ont l'art tant aimable de chanter de la vie ce qui est beau et grand, de l'exprimer d'une façon toujours neuve, pour emporter bien haut nos puissances de rêve.

Et voici le quart d'heure de Maurice CHEVALLIER et Yvonne VALLEE avec notre grand comique NICOLAS et PIGNET, sa gracieuse partenaire ; quelques chansons de notre sympathique BOUCOT : „Je suis le Français Moyen“, „Ca se dit tout haut“, „Ma lointaine aïeule“, „Sur le fil“ ; et pour terminer cette première partie de la soirée : „Loriot“, comédie militaire en un acte de Maurice de Villiers, avec nos camarades ANTOINE, BONNAVIA JULIEN, et PIGNET dans le rôle de Loriot. Et le spectacle se termina par „La Matrone d'Ephèse“.

B. MEURICE



## La Matrone d'Ephèse.

Comme Lucien de Samosate, comme La Fontaine, Paul Morand nous a conté à son tour la farce macabre de „La Matrone d'Ephèse“. Par quoi donc, dans ce vieux thème, l'auteur a-t-il été séduit ? Certes pas par son mouvement dramatique, ni par sa psychologie élémentaire ; mais peut-être, simplement, par Ephèse !

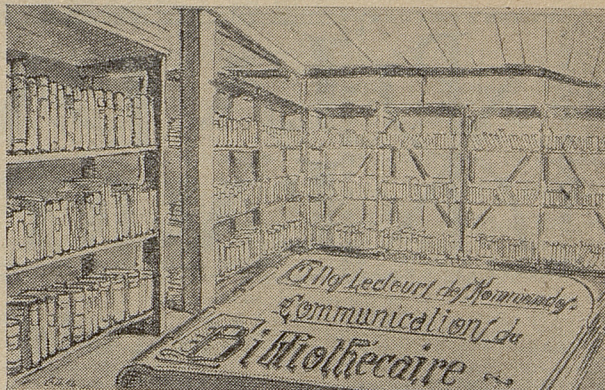
Ephèse, un de ces ports de la Méditerranée orientale grouillant d'une humanité mélangée, sordide, perdue de strupre mais éclatante de vie dans ses haillons bariolés, mais forte de toutes les puissances du langage ; d'une humanité qui reflète instinctivement dans tous ses actes, fussent les plus vils dans toutes ses attitudes, fussent les plus obscènes, la parfaite beauté du rivage grec ; Ephèse symbole de la Méditerranée commerçante et sans scrupule, de la Méditerranée éternelle, Inchangée depuis vingt cinq siècles.

C'est sur cette idée que Morand a écrit sa pièce. Il l'a bâtie, tout entière sur l'Anachronisme qui tient ici le premier rôle, celui de montrer qu'en ce bassin méditerranéen, où toujours nous nous abreuvons, qu'en cet espace accompli, parfait, fini, où a pris naissance notre esprit, si les mots changent, si l'argot évolue, les caractères fondamentaux restent. Celui qui est sensible à cette constante méditerranéenne ne peut être choqué d'entendre le „nervi“ qu'on a pendu sous Périclès déclarer aujourd'hui devant nous ; „J'en avais deux de gonzesses : une régulière et une panthère“ ! Ou reprocher au conseiller : „Vous n'auriez jamais tendu le métacarpe à un pauvre mec !“ En assistant à ce spectacle, on oublie très vite les circonstances de temps dans lesquelles il se déroule, tant les circonstances de lieu sont en l'occurrence, plus fortes et plus marquées.

A cela, par leur parfaite compréhension de l'esprit de ce texte, POUILLAIN dans le rôle de la Matrone, PIGNET, dans celui du pendu, BLANC, dans celui du soldat fanfaron, nous ont puissamment aidé. Il serait vain de redire leur talent et celui de BARBERIS, de GRAS, de BERGUES, mais ce qu'il faut louer, ce sont ceux qui ont pris l'initiative, ceux qui ont eu l'heureuse audace de quitter le vieux répertoire, le vaudeville, le théâtre des Boulevards pour présenter un spectacle d'avant-garde. Si le mot est, certes, un peu fort pour l'acte de Paul Morand, il ne l'est pas pour ce qu'il a exigé ici d'esprit vraiment créateur de la part de tous et particulièrement des ateliers MAG qui ont construit, pour un plateau difficile un décor extrêmement ingénieux, digne des plus purs spectacles de Charles Dullin.

C'est par des entreprises comme la création de „La Matrone d'Ephèse“ que le théâtre peut devenir ici quelque chose d'enrichissant, à la fois pour les spectateurs, et pour tous ceux qui, en montant la représentation, auront vraiment des difficultés à vaincre, une esthétique à concevoir et l'occasion de développer enfin, autre chose que des dons souvent faits de la simple imitation des poncifs, de développer autre chose que de faciles succès personnels en se vouant exclusivement à la belle cause du Théâtre.

Didier RAGUENET



### BIBLIOTHEQUE ROULANTE „LAGERBÜCHEREI“

Le nombre de collections diverses (7, 10, 15, 20, 25, 30 livres) en circulation étant de plus de moitié inférieur au nombre des Kommandos, il n'est pas possible de satisfaire toutes les demandes lors de leur arrivée.

D'autre part les dates de retour ne sont pas toujours respectées (ex— 2, parfois trois mois de retard). Il est également constaté avec regret que des collections reviennent **incomplètes** ou **complétées par des livres étrangers**.

Pour éviter les réclamations et retards dans les envois, je vous demande :

- de prendre soin des livres
- de retourner les collections complètes à la date indiquée.

Retardataires, pensez à ceux qui attendent, et en leur nom, Merci. J. ALUCE

N-B La réserve ne permettant pas toujours de pourvoir au remplacement des livres en mauvais état ou hors d'usage, les dons seront les bienvenus.

En aucun cas l'échange des livres ne sera accepté.

Afin d'éviter tout retard les envois de livres à censurer doivent être adressés au service **P. U Zensur**.

### Sur Sarah

La grande tragédienne reçoit un jour la visite de Talbot qui fut sociétaire de la Comédie-Française. A peine est-il entré que Sarah se précipite sur lui, lui prend les mains :

— Talbot ! C'est Talbot que je vois !... Oh ! mon cher grand camarade, que je suis heureuse !... Et, dites-moi, comment va votre fille ?

— Mais Madame Sarah, ma fille est morte !...

Cris, sanglots. L'éminente tragédienne atteint immédiatement le paroxysme de la douleur.

— Morte !... La fille de Talbot est morte !... C'est épouvantable !... Morte ! Quelle douleur pour un père ! Mon grand, mon cher Talbot, quand ce malheur est-il arrivé ?

Talbot a perdu un peu contenance, il balbutie :

— Mais Madame Sarah, il y a... vingt ans !...

Brusque chute de potentiel. La grande tragédienne tend la main au vieux sociétaire et revient aux tonalités grises et terre à terre.

— Ah ! bon, bon... au revoir, Talbot.



Ce sourire n'est pas celui d'Aluce. Si charmant que soit notre camarade, perdez-vous au change ?

## DU RIRE

Rien ne prouve mieux sa nécessité que cette persistance à appeler ainsi les premiers mouvements de lèvres de l'enfant qui vient de naître.

Nous savons, depuis de longs mois déjà qu'il est, avec le tabac et les rêves, un des meilleurs remèdes à nos angoisses. Il n'a pas la délicate et suggestive élégance du sourire. Il n'est pas comme lui à toute occasion sur des lèvres de femme par intension consciente ou naturelle !...

C'est un éclat de l'âme qui nous échappe prenant tout notre être l'instant qu'il dure. Même si nous le regrettons après, il ne peut être que sincérité ou vertu. Sincérité par la joie véritable et je voudrais que pour tous il en fût ainsi. Mais, aussi, et bien souvent, par volonté raisonnable : le rire du comédien qui souffre, le rire de l'acrobate crispé, le rire du clown dont l'enfant va mourir... Le nôtre aussi mes camarades, celui qui guérit les autres du cafard.

Rire, ou essayer de rire c'est toujours donner du meilleur de soi sans arrière-pensée, sans le moindre égoïsme. Le rire... „C'est le propre de l'homme“ c'est plus même, c'est le meilleur de l'homme, de l'homme faisant œuvre utile... La plus belle preuve que nous en avons ici, au Stalag, c'est de connaître le rire combien charmant et soutenu de notre camarade Aluce. D'Aluce qui très consciencieusement et avec sa perpétuelle bonne humeur s'évertue à vous faire parvenir dans chaque Kommando, le plus fréquemment possible, une collection de livres de la bibliothèque circulante du Stalag. Il la voudrait plus riche encore (bien qu'elle soit déjà importante) parce qu'il sait combien la lecture est le moyen le plus fréquent et le plus sûr de vous distraire... après rire, ce que bien peu savent faire comme lui.

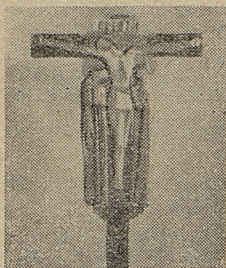
Et, si les envois sont moins fréquents que vous ne le voudriez, consolez-vous et patientez en vous disant que le prochain colis, comme tous les autres, aura vu l'éclat de ses dents.

André FOUCHER

# LA PAGE DE L'AUMÔNIER

## Morale du Stade

par l'Abbé G. GIRARD  
Aumônier du Stalag



Nous aimons le stade.

Nous aimons le spectacle des athlètes bronzés, déployant leur corps libre et demi-nu dans l'harmonie de l'effort heureux.

Nous aimons le souple défilé des corps harmonieux et les bras tendus vers les ovations des foules debout.

Nous aimons le flambeau olympique au poing du coureur, annonçant l'ouverture des jeux, renouvelés de l'ancienne Grèce.

Nous aimons les stades... et les stades se multiplient sur le sol des peuples nouveaux.

Toutes les jeunesses y sont conviées, même les jeunesses féminines — ce que n'avait pas osé l'antiquité païenne.

Le bras levé en signe de salut devient un serment solennel : „Je jure de pratiquer de sport... pour mieux servir et devenir meilleur...!“

La jeunesse veut devenir meilleure par le stade.

Le stade veut être plus qu'un jeu, une morale.

La flamme olympique veut être l'aube d'un monde nouveau.

Le stade peut en effet réapprendre aux hommes certaines „vertus“ trop oubliées.

L'exercice rationnel des muscles donne au corps un équilibre qui se manifeste non seulement par une souplesse et une aisance générale, mais encore par une maîtrise certaine de la volonté sur les réactions nerveuses et émotives.

L'habitude de l'effort, parfois périlleux, inspire l'audace calme et conquérante.

Il n'est pas jusqu'à une certaine simplification vestimentaire qui ne puisse remplacer une pudibonderie fautive, voisine de l'hypocrisie, par une heureuse franchise et une calme simplicité.

Ces bienfaits sont personnels.

Mais le sport, pratiqué en équipe, peut encore former aux vertus sociales et communautaires.

S'habituer à tenir sa place dans une partie, „à faire des passes“, c'est s'habituer à ne pas penser qu'à soi et à ne pas rechercher que sa gloire personnelle, mais à travailler pour tout un groupe et à poursuivre un but commun.

Lutter simplement pour „jouer“, c'est-à-dire pour rien, tout au plus pour un titre, c'est apprendre à ne pas rechercher que des buts intéressés et des avantages matériels, mais à poursuivre parfois quelque chose de plus spirituel, la joie de l'effort heureux où la gloire d'une victoire pure et sans reproche.

S'exercer à être rivaux sans mensonge, à être vainqueur sans mépris, à être vaincu sans haine, c'est soumettre ses instincts égoïstes et féroces à une loyauté généreuse, c'est s'imposer le respect de l'adversaire, à la façon de l'antique chevalerie,

Toutes ces vertus sont au principe d'un sain humanisme et d'une civilisation humaine.

Nous avons raison d'aimer le stade.

Nous avons raison de venir apprendre une morale.

Mais de grâce, ne soyons pas leurrés et ne croyons pas que le stade sera l'école de toutes les vertus et l'immense berceau d'un monde enfin régénéré.

Ce n'est pas au stade que les jeunes gens et surtout les jeunes filles, apprendront les vertus qui font la famille et qui la font solide : fidélité du cœur, dévouement absolu et persévérant.

Ce n'est pas le stade — où la victoire n'est tout de même qu'honorifique — qui enseignera les difficiles vertus qu'il faudrait, dans le monde du travail et de l'économie, pour régler humainement les relations entre employés et employeurs, ainsi que les lois de l'âpre concurrence.

Et si le stade peut former aux fortes disciplines qu'exige parfois la défense d'une patrie, il ne donnera pas les solides principes et les profonds sentiments d'un amour patriotique raisonnable et puissant.

Or, Travail, Famille, Patrie, sont les trois consignes de la France nouvelle. La culture du corps — au stade — est donc incomplète, sans une culture de l'esprit et du cœur qui se donne ailleurs.

Elle peut même devenir un principe de décadence, si, de „culture“ du corps elle devient „culte“ du corps.

La culture, c'est le travail d'amélioration relatif à un but rationnel.

Le culte, c'est l'élévation à l'absolu, l'absorption de tout le reste en une seule chose devenue l'unique nécessaire.

Or, le souci trop constant de perfectionner son corps peut conduire à l'oubli ou au mépris pratique des perfectionnements qui ont leur siège dans l'esprit. On arrive vite à préférer la force et la grâce d'un corps entraîné à la puissance et la finesse d'un esprit cultivé.

L'application trop exclusive à durcir ses muscles et sa volonté conduit vite à durcir son cœur : certains sports particulièrement brutaux conduisent vite au mépris des faibles et de la pitié qu'ils doivent nous inspirer. Le sentiment du cœur est bientôt considéré comme une faiblesse néfaste ; et les tendresses mêmes de l'amour arrivent à se réduire aux simples exigences corporelles.

Un trop grand sans-gêne dans les relations des jeunes gens et des jeunes filles, alors que le stade exige une deminudité, détruira le respect traditionnel des vraies civilisations pour la femme (La Grèce n'admettait jamais les femmes au sport public du stade).

Bref, si dans le stade, le corps humain devient dieu, la force deviendra vite son attribut le plus admiré. Or, la force corporelle si elle devient la loi suprême de la morale, tue l'esprit et le cœur, sans lesquels il n'est pas de vraie civilisation.

Aimons le stade, pour les beaux spectacles qu'il nous donne du corps humain, — ce corps créé par Dieu et pour la morale de volonté et de discipline qu'il inspire.

Mais n'oublions pas les beaux spectacles que peut donner l'humaine culture des esprits et des cœurs, lesquels, pour se former, ont besoin eux aussi d'une morale.

Ce n'est pas le stade qui la leur donnera.

Ceci ne doit pas détruire cela.

Mais ceci et cela doivent s'aider, d'un triple effort, pour créer, dans l'unité de chaque personne humaine des chefs d'oeuvre de civilisation.



## LES BEAUX EXEMPLES

Nous tenons à publier dans notre journal un rapport moral sur la vie d'un petit Kommando que nous devons à notre excellent camarade et collaborateur Jean DELAPORTE, Homme de Confiance d'un Arbeitskommando. Nos lecteurs y trouveront dans un bel esprit de solidarité et d'effort, un exemple digne d'encourager les plus beaux élans là où ils existent, digne de les susciter là où on est demeuré jusqu'à présent passif. Voici donc ce que nous écrit Jean DELAPORTE :

„Le Kommando sur lequel, en tant qu'Homme de Confiance, j'ai le devoir de veiller se compose uniquement de Français dont le nombre varie de 40 à 45.

Voici plus de six mois que je suis Homme de Confiance, élu à l'unanimité par mes camarades et accepté par le Sous-officier allemand, Kommando-Führer.

Pour remplir, mon rôle ainsi que je l'entendais remplir, c'est à dire, faire régner l'uniformité dans le Camp en réalisant l'union sincère derrière le Maréchal PETAIN et ses grandes vues Nationales et Européennes, j'ai d'abord jugé qu'il fallait tenter d'amener tous mes camarades, pour la plupart ouvriers et cultivateurs de profession à un redressement spirituel, à sortir leur esprit de l'engourdissement qu'avait provoqué le lourd désastre de la France (désastre qui, du reste doit être et sera le point de départ du redressement définitif politique et économique de notre Pays).

Pour ce faire, j'ai donc créé une Ecole où différents cours sont donnés, cours que tous peuvent suivre s'ils le désirent. En premier lieu, viennent les cours d'Allemand, auxquels je tenais le plus particulièrement puisqu'ils permettent une meilleure compréhension entre employeurs et prisonniers et font aussi disparaître ainsi de nombreuses causes de malentendus (L'on ne peut se rendre compte du nombre effarant de malentendus provenant d'un mot mal compris ou mal traduit).

Ces cours d'Allemand que je donne moi-même se composent de :

- 1<sup>o</sup> Un cours du 1<sup>er</sup> degré où sont inscrits 9 camarades
- 2<sup>o</sup> Un cours de second degré où sont inscrits 4 camarades
- 3<sup>o</sup> Un cours supérieur où sont inscrits 3 camarades

(Au mois de Septembre prochain, un nouveau cours s'ouvrira pour les débutants)

Chacun de ces cours a lieu, pendant une heure, deux fois par semaine et le Dimanche, quand il me reste du temps libre, j'en profite pour bavarder en Allemand avec quelques uns de mes élèves, suivant leur force.

A ces cours d'Allemand s'ajoutent, donnés par un de nos camarades Instituteur, Marcel PUAUX, des cours de Français (suivis par 6 élèves) et de mathématiques (suivis également par 6 élèves).

Aussitôt reçus les livres d'enseignement demandés, j'ouvrirai un cours de sténographie, un cours d'Histoire et Géographie et un cours de comptabilité commerciale et artisanale.

Je dois ajouter qu'un de nos camarades, illettré, a, depuis appris à lire écrire et calculer sous la direction dévouée de notre ami Lucien Lavenus.

Par cette première organisation, mes camarades ont donc, le soir, la possibilité de se délasser l'esprit et d'apprendre.

Le premier but que je m'étais ainsi fixé atteint, j'organisai alors la section „distractions“. Celle-ci comprend une partie „sports“. Tous les dimanches, lorsque le temps le permet sur un

terrain qui nous est gracieusement prêté, des épreuves sportives sont organisées. C'est ainsi notamment que, le jour de Pâques, l'équipe des „Fabriques“, en course-relais, l'emporta sur les cultivateurs et les bûcherons, qu'en saut en longueur deux de nos bons camarades : Bénad et Barrault, distancèrent les autres concurrents de bien loin, qu'en „Association“, une partie acharnée s'engagea qui vit le triomphe de „sans calots“ sur les „calots“ par 3-1.

Si le temps ne se prête pas aux sorties, j'organise le Dimanche des championnats de belotte, de dames etc. . .

D'autre part, je m'occupe de faire aider les camarades nécessaires. C'est ainsi que maintenant deux d'entre eux sont „parrainés“ ou „marrainés“ par le journal „JE SUIS PARTOUT“ et par la maison de couture „LANVIN“ à qui va toute notre gratitude.

Les esprits ainsi réveillés, l'émulation et la joie créées, un ou deux dimanches par mois, suivant le temps libre que j'ai pu arracher, je fais quelques causeries, soit sur l'organisation corporative actuelle de la France, organisation syndicale de l'artisanat, réformes faites en France par le Maréchal PETAIN ou sur tous autres sujets pouvant vivifier en mes camarades l'amour de la Patrie, le respect et la reconnaissance au Maréchal qui a fait renaître notre Patrie. D'autres causeries suivront (aussitôt livres demandés reçus), sur le rôle Européen de la France et la situation économique

Je veux, de tout mon pouvoir, de toutes mes connaissances, de l'ascendant que j'ai sur mes camarades, de la véritable et touchante amitié qu'ils me portent tous, aider dans ma modeste sphère, le Maréchal dans son oeuvre de redressement et lui rendre, lors de notre libération à tous, quarante Français, dignes et fiers de l'être, des Français selon ses vœux.

Tout ce que je vous ai exposé ici a été entrepris avec des moyens de fortune. Notamment notre „lager“ est très petit et je suis obligé de donner mes cours au milieu de tous, dans le bruit et avec des livres de fortune. Et cependant, les résultats sont déjà probants puisque depuis Janvier de cette année, je vous ai déjà envoyé plus de deux cent cinquante marks pour le secours National, tous mes camarades s'étant cotisés dans un bel esprit d'union et de solidarité. (250 R.M pour 40 souscripteurs).

Et je voudrais faire plus, tant je me suis attaché à ce que je considère être mon devoir d'Homme de Confiance et ce qui sera ma fierté lors de notre libération.

Hélas, le temps est là, implacable, et mes journées de travail parfois très dures, mes occupations officielles comme Homme de Confiance font que je ne puis réaliser ce que je voudrais faire encore. Tenter de monter un petit groupe théâtral, étendre mes cours, mes consultations juridiques qui ont déjà fait obtenir à pas mal de camarades ce à quoi leur famille en France, avait droit etc.

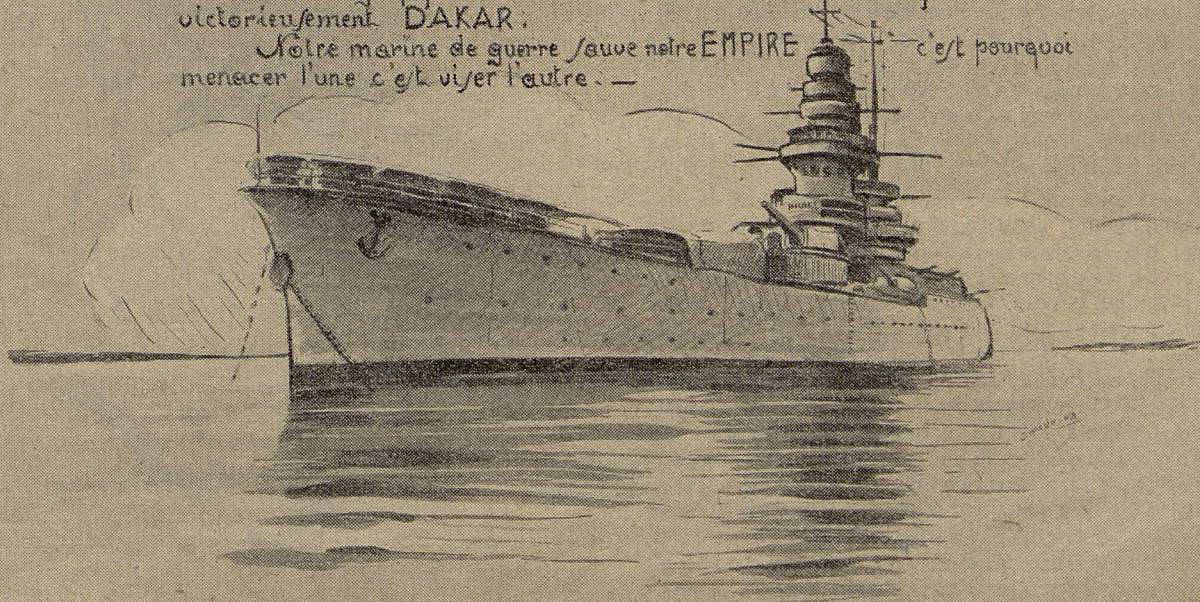
Il me faut rendre hommage à tous les camarades qui ont bien voulu m'aider dans ce travail et particulièrement à mon ami Lucien Lavenus qui m'a tant aidé de ses conseils et s'est chargé bien entendu, des charges les moins agréables, et à Marcel Piaux, mes co-professeurs, à Emile Chagot, notre méticuleux et précieux trésorier, à tous enfin qui m'aident de leur confiance, de leur amitié, de leur gaîté.

Jean DELAPORTE

Homme de Confiance de l' A. K. No. 1533

# NOTRE FLOTTE

— Ce magnifique bâtiment le RICHELIEU a défendu victorieusement DAKAR.  
Notre marine de guerre sauve notre EMPIRE — c'est pourquoi menacer l'une c'est viser l'autre. —



# Variétés

## NOS PORTRAITS



MATHURIN vu par VERRET

Walt DISNEY a su créer des personnages qui, sous leur aspect caricatural, sont des êtres bien vivants, peut-être pas tirés à de nombreux exemplaires mais que l'on a au moins une fois dans sa vie l'occasion de rencontrer. On vous a présenté Pluto le chien ridicule et sympathique, je vais vous montrer Mathurin le faux „dur“.

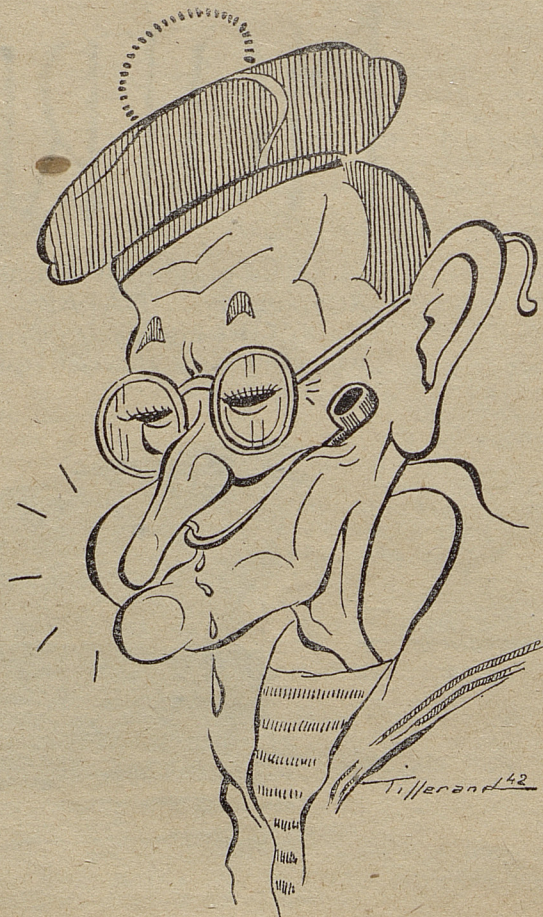
Bosselé et ossu, son crâne un peu dénudé fait penser au Foujiamas : sommet neigeux, pentes couvertes d'herbes rares — son visage constitue autant de figures géographiques : front en forme de ballon, nez en pic, menton en promontoire. Au milieu deux petits yeux fixes, durs, ironiques brillants derrière des lunettes de fau-xor et de fausse écaille, et des petites lèvres minces, serrées, étroites comme un fil d'épée, sans doute inhabituées au baiser comme des lèvres de vieille fille. Il ne manque que la pipe à deux sous pour que notre Mathurin soit complet...

Seulement le Mathurin dont je vous parle ne puise pas sa force dans la seule consommation d'épinards. Il se nourrit abondamment avec une rare glotonnerie et avale tout ce qui lui tombe sous la dent, rutabaga excepté. Il en tire d'ailleurs une certaine vigueur qu'il n'emploie pas, on le comprend, à des travaux violents. C'est de la langue seulement qu'il travaille et, encore, d'une certaine manière. Persuadé que l'humanité se compose d'une majorité d'imbéciles dont il s'exclue, bien entendu, avec une confiance et touchante simplicité, il se plait à larder ses interlocuteurs de traits aigui-

sés. Personne ne trouve grâce devant lui. Il a la dent dure et rares sont ceux qui ne reçoivent pas de lui quelque coup de griffe. Assez dénué de sympathie pour autrui, il met tout son courage à dire aux gens qu'ils sont de pauvres types prenant ainsi un certain plaisir, du moins il faut le croire, à s'en faire des ennemis. Il est, comme Mathurin, peu fait pour les affaires de coeur, mais dans ce domaine, il est préférable de s'abstenir...

Son esprit caustique s'exerce sur tout. Il critique tout, ne trouve jamais rien à son goût. Voilà ce que c'est que de „se regarder et de se voir“, quand on est Mathurin. Il est en effet difficile de faire face à une pareille épreuve sans perdre tout l'intérêt qui pourrait vous venir des choses et surtout des êtres de la création. Autour de lui et par rapport à lui, il n'y a que des contrastes, des contrastes qui le blessent profondément. Comme Mathurin, il fonce, tête baissée, contre toute pensée qui n'est pas la sienne. Quoi que ce soit, il est contre, et il part en bataille, Don Quichotte rarement victorieux. Il remâche toujours, comme Mathurin son tuyau de pipe, quelque rancune ou quelque hargne...

Mais il me faut m'arrêter si je ne veux qu'il ait un motif de plus de m'en vouloir ou bien de rire.



# UNE RECEPTION AU KOMMANDO 8211

par GUERIN

A l'occasion du retour de l'hôpital du Grand Dab, le kommando 8211 avait organisé spontanément une petite fête. Une exposition de canettes vides fut rapidement mise sur pied dans la salle des loisirs du Koo. En un tournemain les artistes montèrent le Prince Igor qui fut enlevé avec un brio pour le moins transcendant. Puis Goussot sur son harmonica exécuta avec sa fougue coutumière „L'après-midi d'un Télé-Faune de Debussy" pendant que Logéreau massacrait avec élégance sur violon à trois cordes la Sérénade à Koubelick.

Ensuite ce fut le dîner dont le simple menu, mais substantiel, mit en valeur les qualités culinaires du maître-queux du kommando, Bardot. Le vol-au-vent financière suivait la bisque, mais précédait l'épaule de chevreuil. Le filet de porc alternait avec les côtes d'agneau. Les crosnes mêlaient leur fumet aux vapeurs des petits pois à la Française. Les asperges tradition-



Le grand Dab' en question.

nelles étaient artistement disposées sur une montagne de haricots verts. Un entremet, quelques fromages, les oeufs durs, mêlant leurs jaunes et leurs blancs au rouge de la betterave, formaient une savante symphonie avec la salade maison. La bombe glacée et la salade d'orange furent appréciées tout autant que les divers fromages.

Un seul reproche, mais si léger : aucun ordre logique dans les vins : Corton, Chambertin, Chablis, Sancerrois, Hospice de Beaune, Joannisberg étaient confondus. Et d'aucuns auraient préféré prendre leur Veuve Clicquot après l'Armagnac (bouquet violette) et la Charreuse Verte. Mais ceci est si peu de chose en somme.

Une petite sauterie où l'élément féminin était agréablement représenté termina cette intime et simple cérémonie à la fin de laquelle le Grand Dab exposa comment il avait pu, de justesse, éviter le D. U.

Artha Long Pacha

## Spectacle au Kommando 5133

Depuis six mois la petite troupe du Kommando ne donnait plus signe de vie. Quelques timides séances radiophoniques, des courses de chevaux, mais de spectacles un peu longs, point. Mais que faire lorsque la place est limitée, que le nombre de „géfang" est de 32, tant pis, nous avons risqué et nous avons gagné.

Le thème du spectacle, un cirque : le „Mondial Géfang Circus" donne une représentation. C'est un cirque dont la direction „bat la dèche" et qui ne peut s'offrir de grandes vedettes, tant pis. Après la parade réglementaire, le Fakir „Tout-au-Rabais" a laissé le public perplexe. Puis des chanteurs comme HUET, RIFFAUD, et surtout notre „Ténor OSSI" ont charmé l'auditoire. Les 3 musicaux, numéro de mirliton où se révéla le comique puissant du bien nommé Marius. Un numéro de force, qui nous révéla la musculature harmonieuse de GUENOT, quel dommage, Mesdames que vous fusiez absentes ! Une bouffonnerie loufoque agrémentée de couplets : „L'Intoxiqué ou l'Habitude" termina la séance.

Pour la fin, j'ai gardé l'orchestre qui, sous la direction du maestro „BIGOT" fit des étincelles, mais pas de canards. Nous n'avons pas vu fuir le temps, les papillons noirs ont disparus pour quelques heures. Croyez-vous que cela ne soit pas un résultat ?

Louis PATRON

## Le prisonnier, la vache et le Bauer (Fable vécue par un de nos lecteurs)

Notre ami Tatistcheff est allé passer la journée aux foins... Déçu d'abord de ne point trouver en lui un „landwirt von Berut", le Bauer se résigne enfin à l'envoyer aux champs, seul avec une carriole traînée par une vache. Et le bras tendu vers l'horizon, il se met à lui expliquer l'itinéraire : „Erste Straße links gel ? dann zweiter Weg rechts, net wahr, dann gerade aus..." etc.

Tatistcheff l'écoute mais en vain, et quand le Bauer a terminé son discours, répond : „Ich habe nicht verstanden !"

— Das macht nichts, répond l'homme des champs, die Kuh versteht !

Et, miracle ! sous la conduite de ce... vach(e)mann inattendu Tatistcheff parvint au champ désigné.

## Quelques Histoires

### La pensée devinée

Inscrivez sur un bout de papier : „7" et au dessous „la rose". Mettez-le dans votre poche. Après avoir précisé qu'on doit vous répondre instantanément. Posez les deux questions suivantes :  
— Dites-moi un chiffre impair entre 1 et 9.  
— Un nom de fleur ?  
L'expérience ne réussit pas à tous les coups, mais dans un très gros pourcentage on vous indiquera le chiffre 7 et comme fleur : la rose.

\* \* \*

### Le Singe et le Perroquet

Le Général Lyautey avait un singe et un perroquet. Le perroquet ne savait dire que deux mots, mais il les répétait à satiété : „Charmante soirée, charmante soirée !"

Quand au singe, il ne savait rien dire du tout.

Un soir le Général Lyautey allant diner en ville, commit l'imprudence de laisser les deux animaux exotiques en tête à tête.

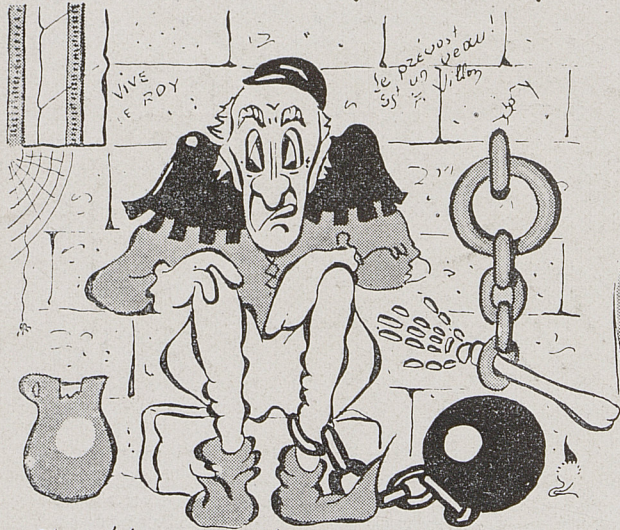
Hélas, quand il revint vers minuit, il trouva le singe qui, des plumes du perroquet s'était fait une coiffure multicolore, s'adressait d'affreuses grimaces devant la glace, et le perroquet à demi déplumé, réfugié au sommet d'un meuble et répétant d'une voix éteinte, presque moribonde : „Charmante soirée, charmante soirée."

\* \* \*

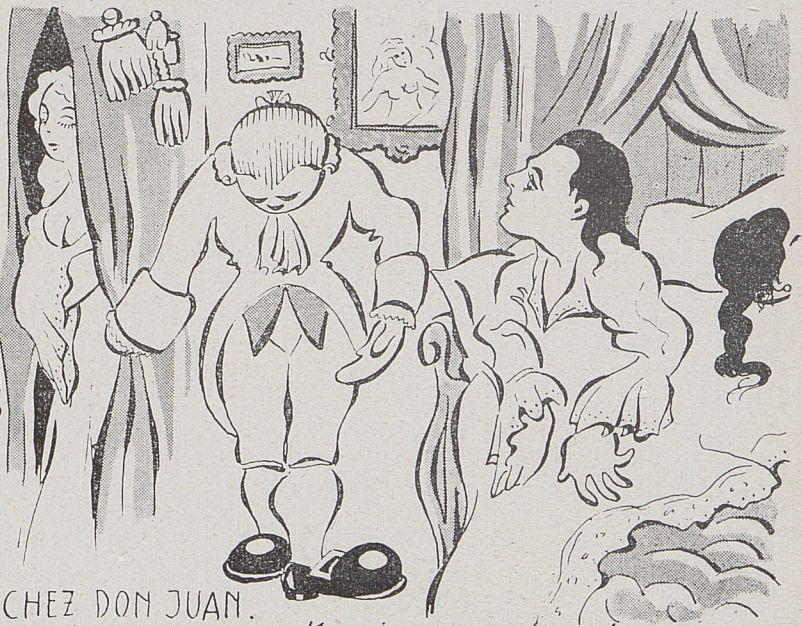
Dans chaque numéro d'Espoir Tisserand nous offre le film des Aventures de Tintin au Stalag



# ... à propos de relève.



— C'est bien ma veine ; on ne parlera de relève qu'en 1942 ...



CHEZ DON JUAN.

— Monsieur, c'est la relève...



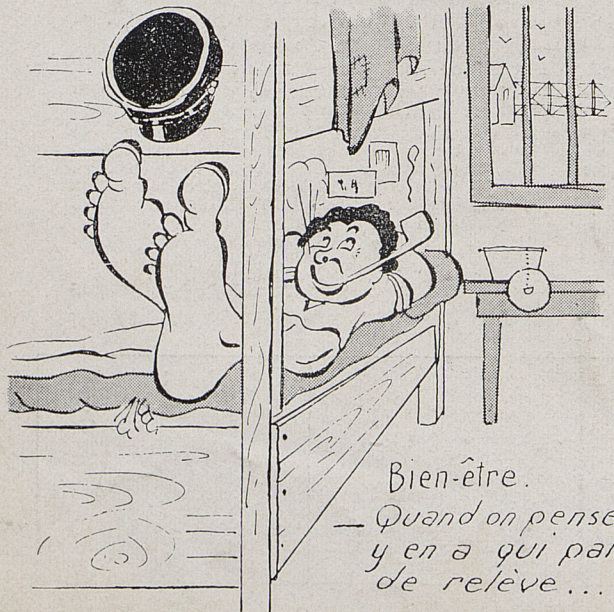
Flétrissure...  
ou la relève impossible.



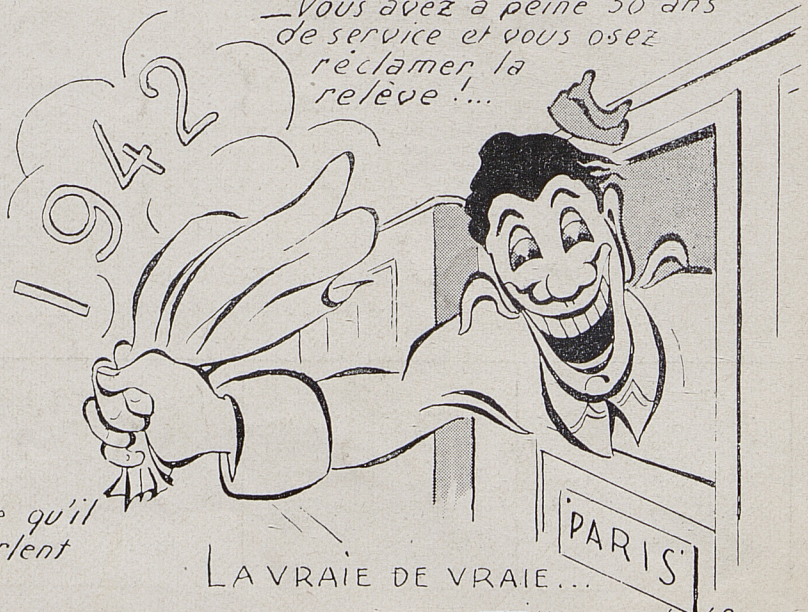
Relève!!...



M. LA GUERRE DE CENT ANS.  
— Vous avez à peine 50 ans de service et vous osez réclamer la relève!...



Bien-être.  
— Quand on pense qu'il y en a qui parlent de relève...



LA VRAIE DE VRAIE...